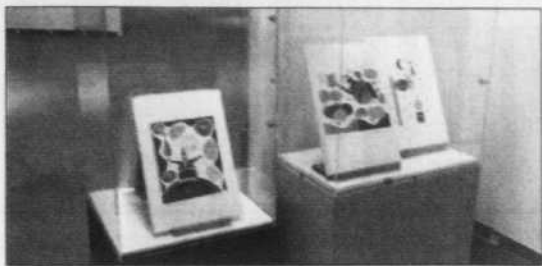


DE VISU

Une expo Pellan pour les enfants  
Page E 3



LIVRES

Quand Goscinny se dessinait un avenir  
Page E 8



# Livres et Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

## Une riche année Mozart

À peine remis du bicentenaire de sa mort en 1991, nous voici embarqués, pour 2006, dans une nouvelle année Mozart, celle commémorant le 250<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, une année qu'il partagera, entre autres, avec Chostakovitch, Duruflé et Marin Marais.

CHRISTOPHE HUSS

«Plus précoce que Mozart, tu meurs! Songez que Mozart était tellement précoce qu'à cinq ans, il avait déjà composé le Boléro de Ravel!», disait Pierre Desproges. La précocité, voilà une image populaire tangible de Mozart. Elle avait d'ailleurs frappé, à l'époque, à tel point — et ce n'est pas un calembour! — que le père de Beethoven avait rajeuni son fils Ludwig de deux ans afin qu'il apparaisse encore plus précoce et encore plus génial.

Imagerie populaire

Pour le reste, l'imagerie associée à Mozart est largement teintée de fiction. En pensant à Mozart, on se remémore le rire de Tom Hulce dans *Amadeus*, obsédé troussant les filles en dessous de la table en poussant des gloussements de simplet. Chose vraie cependant: le Mozart avait un naturel facétieux, qui s'est exprimé de diverses ma-

nières: en sons, même, avec *Une plaisanterie musicale*, un portrait au vitriol des musiciens médiocres.

Les cinéphiles pointus se souviendront d'une autre image aussi fautive qu'impressionnante: celle de Beethoven se rendant au chevet d'un Mozart mourant dans *Wen die Götter liebten* (Celui que les dieux aimaient), une biographie très romancée tournée par Karl Hartl dans l'Autriche nazie de 1942. Ce même film, sorte de trésor culturel de la sphère germanique, fit l'objet d'une adaptation américaine dès l'après-guerre: *The Mozart Story*. Ce film américain de 1948 introduisait, chose intéressante, le personnage de Saliéri racontant *post-mortem* les péripéties de la vie de Mozart. On reconnaîtra là le procédé servant de trame à Milos Forman pour *Amadeus* (1984): tout se recycle!

C'est par un livre, édité récemment par Hurlubize HMH, *Les Plus Beaux Manuscrits de Mozart* de Gilles Cantagrel, un éminent «beau livre», que l'on appréhende l'histoire et la réalité des choses avec plus de précision et plus de justesse. La vision d'une page manuscrite de *Così fan tutte*, du quatuor *Les Dissonances* ou du *Requiem* est fort éloquent. Comme toutes les autres œuvres, ces partitions sont le fruit d'un seul jet, spontané et sans ratées, comme si la main était guidée par une inspiration supérieure. Elle est là, la vraie nature, la vraie image du génie de Mozart.

VOIR PAGE 2: MOZART

# Noël, toujours Noël...



Joyeux Noël du réalisateur Christian Carion  
SOURCE NORD OUEST PRODUCTION

Bad Santa du réalisateur Terry Zwigoff  
SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Le temps des Fêtes est là avec sa ribambelle de cadeaux, de lumières, de monocles et de matantes... et des temps libres à meubler avec des films racontant des histoires de Noël, pourquoi pas?

ODILE TREMBLAY

Que Noël vous amuse, vous attriste ou titille votre fibre caustique, des films existent pour combler vos besoins, à capter sur une chaîne quelconque ou à louer pour la circonstance. Haut les cœurs sous les sapins! Voici donc notre palmarès. Précisons d'abord que, sur grand écran, *Joyeux Noël*, du Français Christian Carion, constitue l'incontournable du temps des Fêtes. Cette histoire (véridique) de soldats de la guerre de 14 qui font trêve à Noël dans leurs sinistres tranchées livre un message magnifique. Avec vos enfants, autre *must* au cinéma, en format Imax 3D cette fois: *Le Père Noël et le Bonhomme de neige*, d'Oedekerker. Drôle, intelligent, avec une histoire qui surfe sur les frustrations d'un bonhomme de neige en manque d'amour. Le film s'achemine vers un statut de classique.

À louer, quant au reste, dans un club vidéo pour se farcir «une petite vue» le soir au coin du feu en mangeant des bonhommes en pain d'épice...

Drôles ou nostalgiques

Vous refusez de prendre Noël au sérieux. On a des suggestions pour vous. Le plus irrévérencieux (et le plus drôle) des films du genre, non recommandé aux enfants: *Bad Santa* de Terry Zwigoff. Le film date de 2003 et met en scène un affreux, sale et méchant (incomparable Billy Bob Thornton) qui joue au père Noël avec son acolyte nain en costume de lutin (Tony Cox). Leur dessein malfaisant: voler les grands magasins qui les emploient. C'est grinçant et d'un humour irrésistible. Autre classique comique: *Le père Noël est une ordure*, de Jean-Marie Poiré (1982). Les répliques venues du théâtre furent peaufinées sur les planches du Splendid et les dialogues sont d'une drôlerie insubable. Anémone, Thierry Lhermitte, Gérard Jugnot, Christian Clavier, Jo-

sianne Balasko, etc., connaissent les rôles par cœur. Place à deux bénévoles d'un service d'aide téléphonique qui s'apprennent à écouter les appels de tous les désespérés à Noël. Mais bien entendu, ça se morpionne... Un vrai bijou d'animation: *The Nightmare before Christmas (L'Étrange Noël de Mr. Jack)*, de Tim Burton (1993). Génial mariage des créatures de l'Halloween et des êtres issus du village de Noël. Comment un épouvantail entreprend de convaincre le monde des spectres et des fantômes du bien-fondé des cadeaux et de la générosité; tel est le sujet de cette fable adorable au traitement spectaculaire. Pour ceux qui possèdent une foi inébranlable dans le père Noël: *Miracle on 34th Street (Le Miracle de la 34<sup>e</sup> Rue)*, de George Seaton (1947), avec Maureen O'Hara, John Payne, Edmund Gwenn et Nathalie Wood (son premier rôle, à neuf ans). On y rencontre une petite fille

VOIR PAGE 2: NOËL

**TOUT COMME ELLE**  
D'APRÈS UN TEXTE DE LOUISE DUPRÉ  
MIS EN SCÈNE PAR BRIGITTE HAENTJENS

50 COMÉDIENNES SUR SCÈNE  
17 AU 28 JANVIER 2006  
À L'USINE 9  
521.4493

# CULTURE

## Poubelles et Glooorria!



Odile Tremblay

L'autre midi, j'ai bondi jusqu'à la station de métro Berri-UQAM. Laissant le flot des Montréalais filer vers Angrignon pour pourchasser le cadeau aux stations McGill, Peel ou Atwater, j'allais écouter la Chorale de l'Accueil Bonneau, m'étant trop longtemps languie d'eux, comme bien du monde.

J'adore leurs chants de Noël pas toujours sur la note, leurs blouses blanches, leur bonne humeur... Ce sont eux qui font du bien aux passants, plutôt que l'inverse. Ça doit être parce qu'ils arrivent de loin et nous transmettent un peu de leur voyage intérieur. Et ce n'est pas Marc Favreau, alias Sol, parti rejoindre Charlot au paradis des clowns clochards, qui m'aurait reproché mes sympathies pour ses modèles.

Je me suis attachée à cette chorale. D'où mon intrusion dans le métro.

Salut, les amis! Tiens, Pierre Hamel était du lot, le poète en partie aphone, depuis une ablation du larynx. Il m'a fait un clin d'œil entendu, du genre: «Oui, je chante pareil.»

Pierre Anthian, leur directeur, dit qu'à chaque

concert, la chorale tend un filet avec ses chansons. La plupart des usagers du métro en transit versent ou pas quelques pièces dans le chapeau avant de filer ailleurs. Quelques-uns s'arrêtent, laissent passer un convoi, des esseulés souvent, qui oublient un moment leurs propres soucis en écoutant les choristes. Ils restent pris dans les mailles.

L'ennui, c'est que depuis trois ans la chorale d'itinérants ne vocalisait plus. Dispersés, les chanteurs aux drôles de tronches marquées par la vie. Un conflit avec le conseil d'administration de l'Accueil Bonneau sur les recettes des récitals avait eu raison de leurs rengaines. Hélas pour nous!

Juste avant Noël, depuis une semaine, nos choristes ont remis ça en trois concerts de métro (avec trois nouvelles recrues venues de la rue), vendant aussi leur disque. But de l'exercice: récolter des fonds afin de financer le film *Recyclage*, la dernière œuvre en cours de ces oiseaux hirsutes du macadam.

«Glooorria!», entonnaient-ils à l'unisson des anges dans nos campagnes, mais en plus faux. Puis Jean-Louis, celui qui ressemble à un lutin avec son chapeau pointu, a repris la phrase célèbre de Colas, seul membre du groupe décédé: «Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il n'a pas de culottes pour passer l'hiver?»

Leur ténor a mis de la voix sur le *Minuit, chrétiens*. Puis ils ont enchaîné avec *Petit papa Noël*.

On peut être choristes sans ressembler à des enfants de chœur. A la pause, nous sommes allés causer dans un Dunkin Donuts. Un des chanteurs évoquait les batailles à coups de poing qui clôturaient les concerts du début. Guère habitués qu'ils étaient aux entraves de la vie en société, ces no-

mades. Ajoutez l'alcool, la misère, la toxicomanie, les chicanes d'ego, les jours maussades quand rien ne va plus et que le désespoir s'y met... Ça fait des répétitions parfois agitées.

Pierre Anthian, un jeune Français venu d'un autre monde que celui de la bouteille et des ruptures, a fondé cette chorale en 1996 et cimenté le groupe. Dans la houle, souvent. Plusieurs sans-abri regimbaient devant son autorité, ses horaires, ses contraintes, ses belles manières et son français châtié. Révolte sous la baguette, mais les répétitions reprenaient tout de même. Le miracle, c'est que l'aventure ait duré si longtemps, avec des tournées internationales: New York, Paris, etc. Plus de mille représentations un peu partout.

C'est avec des *down* de brosse, des souvenirs de tautle et des yeux au beurre noir qu'on fait parfois les chanteurs de cantiques. A vot' bon cœur, messieurs-dames! *Glooorria!*

Bon, leur nouveau dada, c'est le cinéma, mais faudrait qu'ils viennent à bout de finir leur film. Il y a deux ans, on faisait déjà nos petits articles à propos du tournage en question. Sur un scénario de Pierre Anthian, tiré d'histoires récoltées à l'Accueil Bonneau, l'intrigue débute sur une activité scolaire proposée par la maîtresse d'un cours de musique au secondaire: recycler des rebuts en quelque chose d'utile. Or voilà que les deux têtes de mule de la classe trouvent des itinéraires dans des bacs à déchets. Des itinéraires surgissent des poubelles, comme les enfants naissent des choux, et les aventures s'enchaînent.

Si les membres de la chorale et d'autres itinérants tiennent les premiers rôles, diverses personnalités figurent, comme il se doit, en second plan: Jean Cha-

rest, Pascale Bussièrès, Gilles Duceppe, Claire Lamarche, Daniel Lemire, Vincent Quintal font trois petits tours et puis s'en vont.

Avec 7000 \$ et de l'aide venue d'ici et là, le tournage est fini, le tiers du montage est effectué. Reste à le compléter, à gonfler les images numériques en 35 mm et à dégouter un distributeur qui accepte de diffuser le film gratuitement, sans prendre sa grosse quote-part. Car, se demande Pierre Anthian, n'est-il pas normal que les artisans du film encaissent ses bénéfices? *Yes sir!* Il rêve de lancer le film l'été prochain dans nos cinémas, anticipe un succès bœuf. Et pourquoi pas?

Jusqu'ici, les petits concerts d'avant Noël et la vente des disques ont rapporté la mirobolique somme de 6500 \$. Il est question que la chorale chante encore à la Saint-Valentin pour renflouer sa cagnotte. N'empêche qu'il manque 48 000 \$. Oyez, oyez! Avis donc aux distributeurs philanthropes, aux gracieux donateurs et aux membres de l'industrie, tentés d'émerger de leur poubelle dorée pour se recycler eux-mêmes en âmes généreuses. Communiquez avec le journal *L'itinéraire*: L'itinéraire, projet Recyclage, 2103, rue Sainte-Catherine Est, Montréal, Québec. H2K 2H9. Ou appelez au (514) 597-0238, poste 226.

Parce que tous les chiffonniers vous le diront: on ne trouve pas que des rebuts dans les poubelles, on trouve aussi parfois des poètes en haillons comme Sol ou des chorales venues de l'autre côté du désespoir. Aussi des films à rapallier avec des chants de Noël en trame sonore. *Glooorria!* Allez, On passe le chapeau!

otremblay@ledevoir.com

## NOËL

SUITE DE LA PAGE E 1

qui désire croire à l'existence du père Noël. Quand celui d'un grand magasin new-yorkais se pique d'être véridique au point de l'assurer sous serment à un juge, la foi devient contagieuse...

Nostalgiques toujours, mais un peu désespérés: *It's a Wonderful Life* (*La vie est belle*), de Frank Capra (1946). L'histoire commence mal alors que le héros (James Stewart) songe au suicide la veille de Noël. Il s'est battu contre un méchant capitaliste dans sa petite ville et pense avoir gaspillé sa vie. Qu'à cela ne tienne! Voilà son ange gardien venant lui montrer à quel point le monde serait appauvri sans lui. C'est l'utopie de Capra à l'état pur comme on aime bien s'en offrir à Noël.

*A Christmas Carol* (*Scrooge*), de Richard Williams (1971). Merveilleuse version animée du célèbre conte de Charles Dickens dans lequel un vieux grigou se réformé la nuit de Noël après avoir reçu la visite de trois fantômes. Ce film est un bijou, qui s'était d'ailleurs retrouvé en nomination aux Oscars.

Autre délicieuse classique: *A Christmas Story* (*Une histoire de Noël*), de Bob Clark (1983), qui pénètre le cœur et l'esprit d'un enfant déterminé. Dans un village d'Indiana, un garçon de neuf ans ne cesse qu'un rêve: obtenir à Noël une carabine à air comprimé. Les parents s'interposent à cause du danger, mais il n'a pas dit son dernier mot... Vraiment charmant



Mon oncle Antoine, de Claude Jutra, avec Jean Duceppe.

### Dans les neiges du Québec

Pour les nostalgiques des Noëls d'antan de chez nous, *Mon oncle Antoine*, de Claude Jutra (1971). On l'a classé meilleur film québécois, et pour cause. Ça se déroule dans une petite ville minière des années 40 où chacun s'apprette à célébrer Noël. Dans ce

film initiatique, un petit garçon (Jacques Gagnon) va passer de l'enfance à l'adolescence en découvrant le sexe, la mort. L'oncle Antoine, c'est Jean Duceppe, avec à ses côtés Olivette Thibault et Hélène Loïselle. Une grande réalisation, qui s'offre des incursions dans les veillées d'autrefois, sans appuyer sur le folklore mais en un fascinant retour dans le temps.

Vous aimez les grosses bordées de neige: on reste au Québec avec *La Vie heureuse de Léopold Z.*, de Gilles Carle (1965). On se retrouve comme il se doit la veille de Noël. Ce qui devait être un court métrage sur le déneigement est devenu un long métrage, le premier de Carle, qui plus est. Guy L'Écuyer porte tout sur ses épaules: le déneigement, le cadeau à acheter pour sa femme, la chanteuse dont il doit s'occuper. Avec sa caméra mobile, son regard sur la ville, sur la neige, Carle offre un grand moment de cinéma en plus.

Au Québec toujours, *Le Martien de Noël* de Bernard Gosselin (1971). Un conte pour tous ayant pour cadre un petit village québécois. Deux enfants en vacances. E.T. ou son émule n'est pas loin, le merveilleux non plus, et la soucoupe volante se révèle tout à fait charmante. Avec Marcel Sabourin.

Pour ceux qui ne craignent pas d'angoisser à Noël, reste à voir le récent film vidéo de Robert Morin, *Petit pou! pou! Noël*. Le cinéaste québécois se met en scène aux côtés de son vieux père handicapé à l'hôpital, dans un duo terrible où le fils entend tuer papa à Noël. Dur et courageux, mais peut-être pas adapté aux réjouissances familiales... Enfin, vous verrez bien!

### Le Devoir



Le Martien de Noël, de Bernard Gosselin.

## MOZART

En France, c'est déjà la folie

SUITE DE LA PAGE E 1

Quant à l'être humain, Gilles Cantagrel le décrit parfaitement: «*Homme de l'Aufklärung, ces lumières germaniques, et de leur rationalisme, épris des idées nouvelles sur la société et la fraternité universelle, Mozart est un être d'une profonde spiritualité, ennemi de toute forme de superstition, et d'une vive curiosité intellectuelle. Il croit en la contribution de chacun au progrès de l'humanité, en la vertu et la sagesse et en la dignité de l'être humain.*»

### Commémorations

Dès le mois de janvier, puisque son anniversaire est le 27 de ce mois, diverses institutions rendront hommage au compositeur. À la télévision, Arty diffuse le 27 janvier *La Flûte enchantée*, le film d'Ingmar Bergman, et reprogramme le *Don Giovanni* du Festival d'Aix-en-Provence, mis en scène par Peter Brook. Sur Espace Musique, la mise en bouche se fera par les fastueux programmes du Metropolitan Opera, le samedi après-midi. Trois samedis d'opéras seront ainsi consacrés à Mozart, avec, le 14 janvier, des rediffusions d'archives; le 21, en direct, *La Flûte enchantée*, dirigée par l'excellent chef Paul Daniel et, le 28, *Così fan tutte* sous la direction de James Levine. Dans cet opéra, face à la Dorabella de Magdalena Kozena, nous entendrons une Montréalaise, Alexandra Deshorties, chanter Fiordiligi. Le lendemain, dimanche 29 janvier, sera entièrement consacré au compositeur, lors d'une journée confiée à Françoise Davoine. Par ailleurs, du 30 janvier jusqu'en juin, tous les lundis, des radio-concerts seront dédiés à Mozart. Louis Lortie ouvrira le bal avec un récital enregistré le 26 janvier à Toronto.

Au concert, les hommages ne sont pas débordants. À l'OSM, les 24 et 25 janvier, sir Neville Marriner, grand spécialiste de Mozart, dirige... Haydn, Bizet et Beethoven et Kent Nagano ne s'y penchera pas davantage à son retour en février. On garde sans doute les meilleures cartouches pour juin et juillet, avec «Mozart plus». Mais ce festival, devenu un festival Louis Lortie, n'offrira, en théorie, la place qu'à deux chefs, que l'on espère éminents.

De fait, dans la programmation mozartienne de la métropole, on distinguera surtout le concert d'Arión sous la direction de Monica Huggett les 24, 25 et 26 février

et *La Clémence de Titus* à l'Opéra en mars. De quoi nous faire patienter, peut-être, jusqu'au dévoilement du Festival de Lanaudière!

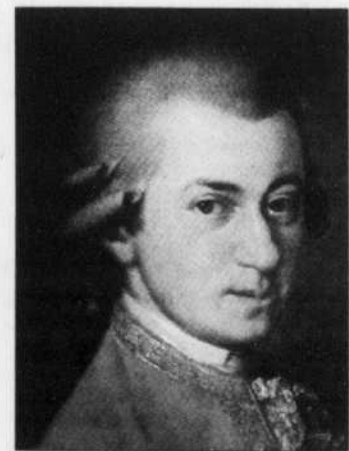
En France, où plus de 20 000 coffrets de 170 CD de l'œuvre de Mozart publiés par Brilliant Classics ont été vendus avant les Fêtes (près de quatre millions de CD), c'est déjà la folie. Et puisque nous avons débuté avec une phrase de Desproges, laissons lui aussi le mot de la fin, si vrai, hélas: «*Mozart était tellement précoce — et là vous pourriez vérifier —, qu'à 35 ans il était déjà mort, ce con!*»

Collaborateur du Devoir

### Cinq écoutes recommandées

Pour vous mettre dans l'ambiance de l'année Mozart, voici quelques idées d'écoute:

- Les *Concertos pour violon* par Anne Sophie Mutter chez Deutsche Grammophon, une des belles nouveautés de l'automne;
- Les *Symphonies n° 35 et 36* par Jiri Belohlavek chez Harmonia Mundi, le disque symphonique mozartien le plus intéressant depuis bien longtemps;
- Le *Don Giovanni* en DVD sous la direction de Riccardo Muti, au Festival de Vienne 1999 (TDK): une distribution remarquable et une mise en scène astucieuse, qui nous emmène dans un voyage dans le temps;
- La réédition, chez Harmonia Mundi, par Philippe Herreweghe, de la *Gran Partita*, sérénade pour 13 instruments à vent, chef-d'œuvre absolu, à connaître;
- Les *Concertos pour flûte* ont connu deux enregistrements récents majeurs: par Patrick Gallois chez Naxos et par Sharon Bezaly chez Bis.



Le si précoce Mozart...

LA CITE DES ARTS DU CIRQUE présente

Un CADEAU DIABOLIQUE pour la famille!

CIRQUE

**CIRKUS INFERNO**

Du cirque qui EXPLOSE! qui PÉTARADE!

Du 20 au 31 décembre 2005

Création: JONAH LOGAN et AMY GORDON; mise en scène: RENÉ BAUNET; scénographie et décors: JONAH LOGAN; direction musicale et musique originale: PAUL WEIR; interprètes: AMY GORDON, JONAH LOGAN et PAUL WEIR; photos: Cirkus Inferno; CARL SAYTOR

Âge recommandé: 5 ans et plus

Tarifs: 21\$/25\$ 12 ans et moins: 12.75\$/20.5\$

2341, rue Jerry East  
Montréal  
(514) 278-1046  
1 888 278-1046

www.tohu.ca  
info@tohu.ca

1 811 2342  
1 811 2343  
1 811 2344  
1 811 2345

LE DEVOIR

Québec

Carax

Québec

Montréal

LE THÉÂTRE DE QUARTIER ET LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI PRÉSENTENT

## Les petits orteils

De Louis-Dominique Lavigne, mise en scène de Lise Gionet

En collaboration avec BANQUE NATIONALE

POUR LES  
4 À 8 ANS

TARIFS  
FAMILLE!

DU LUNDI 26 AU VENDREDI 30 DÉCEMBRE À 15H

Enfant: 12.25\$ Adulte: 16.25\$ (tx incl.)

Renseignements et billetterie: (514) 282-3900

Théâtre d'Aujourd'hui  
Salle Jean-Claude Germain  
3900, rue Saint-Denis, Montréal



LE DEVOIR



PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1992  
PLUS DE 400 REPRÉSENTATIONS  
UN CLASSIQUE DU THÉÂTRE JEUNE PUBLIC



# DE VISU

## Le labyrinthe pictural de Sylvie Bouchard

L'exposition du MACM présente le bilan de plus de vingt ans d'une production riche, complexe et rigoureuse

**SYLVIE BOUCHARD**

Jusqu'au 8 janvier  
Musée d'art contemporain de Montréal  
185, rue Sainte-Catherine Ouest

**MICHEL HELLMAN**

La carrière de Sylvie Bouchard est associée, comme celle de Pierre Dorion, au mouvement dit du «retour à la peinture», caractéristique du début des années 80.

Ces artistes ont choisi de délaissier la pratique de l'art conceptuel prédominant jusqu'à cette époque et d'aborder des thèmes contemporains, tout en privilégiant des techniques et des supports traditionnels. Il s'agissait ainsi de contrecarrer la «dématisation» de l'art, mais aussi de renverser la notion moderniste de «pureté». C'est une démarche théorique, inextricablement liée aux principes de la peinture académique, mais qui fait aussi référence aux grandes étapes de l'histoire de l'art.

En général, ce genre connaît un certain succès auprès des spectateurs, qui trouvent que cette peinture figurative «réaliste» offre une lecture moins hermétique que les autres formes d'art contemporain.

Mais il ne faut pas penser pour autant que cela en fait une peinture «simple». L'exposition présentée actuellement au Musée d'art contemporain le montre bien. En regroupant près de cinquante œuvres de Sylvie Bouchard (certaines n'avaient encore jamais été exposées), cette exposition présente le bilan de plus de vingt ans d'une production riche, complexe et rigoureuse.

**Un croisement entre le rêve et la réalité**  
Les tableaux de Sylvie Bouchard sont énigmatiques. Leur iconographie mystérieuse et leur style épuré rappellent les œuvres surréalistes de Magritte ou de Giorgio de Chirico. Pour le commissaire Pierre Landry, cet univers pictural particulier est marqué par de «subtiles incongruités» à l'intérieur du tableau, ce qui fait qu'«un sentiment d'inquiétude, voire une sensation d'étrangeté envahit le spectateur». Selon Freud, l'état d'«inquiétante étrangeté» apparaît lorsque ce qui est familier ou intime se mêle à son contraire, c'est-à-dire à ce qui est inquiétant ou secret. Cette ambivalence est associée à l'univers du rêve. Et en effet, ce croisement entre le rêve et la réalité occupe une place importante dans la production de cette artiste.

Cela apparaît clairement dans l'œuvre *Paysage avec figure* qui accueille le spectateur dès l'entrée. Il s'agit d'un singulier diptyque

constitué, d'un côté, d'une grosse porte en bois sur laquelle l'artiste a peint une forêt (un peu sinistre) et, de l'autre, d'un tout petit portrait représentant un homme qui nous regarde fixement. La juxtaposition de ces deux peintures très différentes crée un effet saisissant. Le portrait, installé à la hauteur du spectateur, fait penser à une espèce de miroir qui vient réfléchir notre image. La porte, placée directement sur le sol (contrairement aux autres œuvres présentées dans l'exposition qui sont toutes accrochées au mur), semble ainsi inviter à «entrer» littéralement dans l'œuvre et, dans un sens plus large, dans l'univers de l'artiste.

Ce diptyque donne le ton au reste de l'exposition. Avant 1986, Sylvie Bouchard s'intéressait à l'installation. Cette œuvre montre bien comment elle joue encore ici avec ce concept. Le résultat est très théâtral. Elle établit clairement un lien entre le spectateur, l'œuvre et l'espace qui les entoure. Dans le reste du parcours, ce «jeu» occupe une place importante et les œuvres (qui ne sont d'ailleurs pas présentées dans l'ordre chronologique) renvoient constamment les unes aux autres. Le tableau *Paysage intérieur*, de 1998, par exemple, reprend l'image de la porte du diptyque, *Paysage avec figure*, et la place dans un espace imaginaire qui rappelle les salles du musée. Dans *Les Chambres colorées*, on retrouve le même personnage que dans *La Partie quarrée*, peint l'année précédente. L'artiste crée ainsi une espèce de labyrinthe imaginaire. Cet effet est renforcé par la scénographie de l'exposition: les panneaux du centre de la salle ont été disposés de biais, de manière à créer la même impression d'«incongruité».

C'est un procédé habile, les couches successives d'«espaces» représentés faisant référence aux «espaces» plus abstraits de la salle d'exposition. D'une certaine manière, cette lecture particulière peut faire penser aux poupées russes emboîtées les unes dans les autres. Quand on en ouvre une, on en découvre une autre, et ainsi de suite. Malheureusement, la formule s'épuise vite et le parcours devient assez répétitif. D'ailleurs, les séries plus récentes ne possèdent pas la même force que les œuvres des années 80, comme *Paysage avec figure*, et on ne s'attarde pas autant à les regarder. Il n'en reste pas moins que la force véritable de l'artiste demeure cette atmosphère particulière qu'elle réussit à créer entre ses œuvres et l'espace de l'exposition. Et c'est cette atmosphère qui vaut amplement le détour.

**Les tableaux de Sylvie Bouchard sont énigmatiques**

**Collaborateur du Devoir**



Vue de l'exposition *Pellan et les enfants* à la Maison des arts de Laval.

SOURCE MAISON DES ARTS DE LAVAL

## Les joyeuses fêtes d'Alfred

### PELLAN ET LES ENFANTS

Maison des arts de Laval  
Jusqu'au 29 janvier  
Fermée les 24, 25, 26  
et 31 décembre et 1<sup>er</sup> et 2 janvier  
(tél.: 450 662-4440)

**RENÉ VIAU**

Pellan s'amuse. Chez lui, tout était prétexte à une fête où il prenait son pied. La preuve: il avait dressé un phallus de carton-pâte, multicolore et de bonne peinture, le collant à la pointe d'une chaussure. À ce soulier érectile répondait le modèle «voyeur». Un autre coquin soulier «détourné» intégrait des miroirs pour voir sous les jupes des filles! Comme il le faisait pour tous les visiteurs de sa maison de Sainte-Rose, l'animal m'avait montré à l'époque ses créations insolites.

### Jubilatoire

L'exposition de la Maison des arts de Laval est à son image. Ici, toutefois, on a mis un bémol à certaines extrapolations délurées. Et pour cause! *Pellan et les enfants* allie ses œuvres à celles de petites têtes blondes qui s'en sont inspirées. Mort en 1988, Pellan aurait eu 100 ans en 2006. L'exposition amorce cette commémoration. En 1950, Pellan et sa femme Madeleine emménagent à Sainte-Rose, sur son bon vieux terrain surréaliste, Pellan y cultive avec émerveillement les plates-bandes des «patenteux», de l'art brut. Sa floraison, ses fruits et ses plantations étranges et poétiques glanés sur les routes du facteur Cheval. Pour Pellan, il s'agissait de jolis pavés fleu-

ris jetés dans la mare déjà pour lui trop cérébrale de l'art de son temps. Ces toiles sont jugées décoratives à leur création en 1958. A leur suite, l'exposition aligne quelques œuvres sur le thème du bestiaire, convoquant une assemblée d'animaux, de poissons, d'insectes qui se métamorphosent. Avec une même fraîcheur, la sériographie abordée à la fin des années 60 allie imagerie surréaliste, humour et art brut à des couleurs intenses quasi électriques. La technique l'oblige à simplifier. Résultat, pour des tirages tels *Pop Shop* (1970-72), il s'engouffre dans la couleur pure en aplats. «*Cette fête de l'art, Pellan la transporte sur toutes les scènes*», explique le critique d'art Germain Lefevre.

Touche-à-tout, Pellan aura toutefois trouvé avec la peinture chaussure à son pied, à commencer par ce séjour à Paris entre 1926 et 1940. Montparnasse assidu, il rencontre Miro, Picasso, mais aussi Alain Grandbois. Il voyage avec le comédien Alain Cuny. Il dessine des tissus pour le couturier Schiaparelli. À la galerie Jeanne Bûcher, ses camarades ont pour nom Braque, Léger. Après Lyman, son retour au pays en 1940 nous apporte avec un vent de liberté les innovations de l'École de Paris.

«*Nous avons vécu ensemble 40 ans. J'ai 20 ans de moins que lui. Donc, vous connaissez mon âge*», confie Madeleine Pellan, qui a beaucoup fait pour que le centenaire de la naissance de son mari soit souligné avec éclat. «*Le Musée des beaux-arts du Québec a dédié autour des Bestiaires un espace à Alfred Pellan. Quelle bonne surprise!*» Cet été, on le sait, Baie-Saint-Paul va braquer les projecteurs sur Pellan et le théâtre. Une exposition éclairera les célèbres dessins, costumes et décors pour *La Nuit des Rois*, redécouverts avec sensation à la fin des années 60 mais restés depuis

dans l'ombre. Le Musée d'art contemporain de Saint-Jérôme se concentrera sur la grande période parisienne avec une présentation sur Pellan et la modernité.

### Retour sur la cordonnerie en tant qu'art érotique

Pellan avait également fait réaliser en 1974 des godasses pour pincer les fesses, pour pelletter la neige, pour faire fuir les chiens. Je me souviens, lors de ma visite en 1981, de mon éblouissement devant la maison-tableau de l'artiste et de sa compagnie. Il vivait entouré de ce qu'il appelait ses «*bébélles*». Mille et un objets saugrenus grouillaient dans tous les coins. Une ménagerie fantastique ornait les pierres de la cheminée. Il avait modelé son environnement à l'image de son art. Bricoleur pléthorique, il s'est rapproché vers la fin de sa vie de ces peintres naïfs qu'il admirait et autres doux

dingues inspirés, rétifs comme lui à toute mobilisation. À l'exposition, trois estampes d'une suite de dix imprimées en 1975 à la Guilde graphique sur un texte de Péloquin m'amènent à me poser une question brûlante d'actualité en cette date et qui souligne le côté bon enfant de l'artiste. Pellan croyait-il au père Noël? Dans ces images, la terre est rouge pour saint Nicolas. Il glisse, furtif, en couleurs gaies et primaires parmi les astéroïdes de neige, les flocons et nuages roses et bleus. Une autre estampe de cette suite intitulée *Les Pères Noël* nous montre le bonhomme du pôle en peintre à la barbe blanche. Avec palette et pinceaux, sur la toile arimée à son chevalet, il donne forme à un sapin. Un cadeau ça, peint pour les enfants? Pour ses fans? Un autoportrait?

**Collaborateur du Devoir**



© SUCCESSION ALFRED PELLAN / SODRAC (MONTRÉAL) 2005 / MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA  
*Les Pensées*, vers 1935-37, huile sur toile d'Alfred Pellan.



*Paysage avec figure* (1988), de Sylvie Bouchard.



**Les Enfants et Alfred Pellan**  
Une présentation du Musée des Enfants de Laval  
PRÉSIDENTE D'HONNEUR: MADELEINE PELLAN • COMMISSAIRE: MADELEINE THERMIEN

Visites commentées pour la famille: les 28, 29 et 30 décembre à 14 h.  
Heures d'ouverture: Les mardis, mercredis, jeudis, samedis et dimanches: de 13 h à 17 h. Les vendredis: de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h. L'entrée est libre. La salle sera fermée les 24, 25, 26 et 31 décembre, de même que les 1<sup>er</sup> et 2 janvier.

Maison des arts de Laval  
1395, boulevard de la Concorde Ouest, Laval  
Renseignements: (450) 662-4440  
www.ville.laval.qc.ca

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Question d'échelle, volet 1/2  
**Penser grand**  
23 octobre 2005 - 29 janvier 2006

Les pays de François Lanoue  
18 septembre 2005 - 28 mai 2006

MUSÉE D'ART JOLIETTE  
www.musee.joliette.org  
(450) 756-0311

**IRENE F. WHITTOME**  
*Paperworks III*  
La galerie sera ouverte jusqu'à 15 h le samedi 24 décembre 2005.  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
1420, boul. Saint-Lambert #27 (514) 344-1165. Ouvert du mardi au vendredi: 10h à 18h, samedi: 10h à 17h.

**TOUT COMME ELLE**

50 COMÉDIENNES SUR SCÈNE  
17 AU 28 JANVIER 006  
À L'USINE 9  
521.4493

# CULTURE

## De battre son cœur s'est arrêté

### LE SILENCE

Réalisation: Orso Miret. Scénario: Orso Miret, Roger Bohbot, Agnès de Sacy. Avec Mathieu Demy, Natacha Régner, Thierry De Peretti. Image: Olivier Chambon. Montage: Bénédicte Brunet. Musique: Reno Isaac. France, 2004, 104 min. En salles le 23 décembre.

### ANDRÉ LAVOIE

On ne peut imaginer un contraste plus saisissant d'un côté, un paysage majestueux où les montagnes sont caressées par le vent de la Méditerranée; de l'autre, des meurtres impunis, des balles jamais tout à fait perdues, une peur sournoise d'être la prochaine victime, ou celle de dire un mot de trop qui pourrait nous faire basculer dans le camp ennemi. La Corse, cette île de beauté, en est aussi une de lourds secrets et de paradoxes.

Orso Miret les connaît bien, enfant du pays mais déraciné depuis longtemps, tout comme le personnage principal de son

film, *Le Silence*. Refusant d'être moralisateur, il expose le «problème corse» dans sa dimension intime et psychologique bien plus que sociale et politique. Sans doute par crainte d'aller un peu trop loin, il prend prétexte d'un crime passionnel pour illustrer les ravages de l'étouffante loi du silence.

En vacances dans le village natal de sa mère, Olivier (Mathieu Demy, cassant avec grâce son image juvénile) perçoit qu'il n'est plus dans la France vachement parisienne, et son comportement, comme le constate sa fiancée Marianne (Natacha Régner, préservant jusqu'à la fin sa part de mystère), s'en trouve modifié; elle ignore toutefois que sa grossesse explique en partie les tourments du jeune homme, effrayé à l'idée de devenir père. Après de ses camarades chasseurs, dont certains sont des amis d'enfance, il ne fait guère le poids devant un sanglier, ratant sa cible plus souvent qu'à son tour, montrant ainsi qu'il est davantage un continental qu'un insulaire. Et le clivage ne sera jamais aussi

grand que lorsqu'il deviendra le seul témoin d'un meurtre, celui d'une caissière, dont le coupable est bien sûr un villageois connu de tous, un copain de ceux qu'il fréquente à la chasse. Pétrifié par l'horreur, rongé par le doute et l'insomnie, aura-t-il le courage de le dénoncer et ainsi briser une règle tacite qui veut que chacun a intérêt à se taire s'il ne veut pas être une cible mouvante?

En choisissant un acteur de la candeur de Mathieu Demy, Orso Miret prouve qu'il ne cherchait pas à offrir au spectateur une solution commode à une situation complexe; Demy n'a rien, mais vraiment rien, d'un *action hero*, pas même une figure héroïque digne d'un film de Costa-Gavras. C'est justement cette fragilité qui fait du *Silence* un plaidoyer si énigmatique, d'une grande finesse d'observation, montrant un homme qui doit prouver sa virilité de différentes manières (comme chasseur, comme futur père et comme délateur). Assailli d'images qui lui rappellent la gravité de ses choix — des rêves, en noir et blanc, de sa fiancée étrangère aux mœurs de la Corse et de la caissière qu'il désirait secrètement juste avant son assassinat, ou cette carcasse de sanglier en putréfaction évoquant l'état lamentable de sa conscience —, Olivier porte, dans sa propre chair, les tiraillements d'un territoire écartelé entre le tribalisme et la modernité.

Preuve que le cinéaste ne cherche pas à résumer la Corse à son visage balafre par la violence, il s'attarde aux bavardages des villageois, promène longuement son regard sur l'intérieur d'une église désertée, suit pas à pas les chasseurs de sangliers dans les montagnes, bref, montre la vie telle qu'elle se présente à lui, sans toutefois l'enfermer dans un carcan folklorique. *Le Silence*, en effet, en dit beaucoup.



Natacha Régner dans *Le Silence*, d'Orso Miret.

Collaborateur du Devoir



Mathieu Demy et le réalisateur du film *Le Silence*, Orso Miret.

SOURCE K-FILMS AMERIQUE

## De qui tenir...

À 33 ans, le fils d'Agnès Varda et de Jacques Demy, Mathieu Demy, est un cinéaste en gestation et un comédien en devenir. Lors de son passage au FIFM, il a posé ses mots sur *Le Silence*, qui vient de prendre l'affiche au Beaubien.

### MARTIN BILODEAU

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre du fils de l'auteur de *Peau d'âne* et des *Parapluies de Cherbourg*, Mathieu Demy n'est pas né dans un chou. Qu'à cela ne tienne, sa mère, Agnès Varda (*Les Glaneurs et la Glaneuse*), le trouvait si chou qu'à 15 ans elle lui a confié son premier grand rôle, soit celui d'un jeune accro aux jeux vidéo de qui une Jane Birkin déjà bien mûre s'apprenait dans *Kung-Fu Master*.

Dix-huit ans plus tard, le comédien Mathieu Demy a déjà une trentaine de longs métrages à son actif. Parmi ceux-là: *Jeanne et le garçon formidable*, film-hommage à Demy père, qui a véritablement lancé la carrière de Demy fils, carrière qu'il a consolidée depuis à travers des films comme *Dieu est grand, je suis toute petite* (avec Audrey Tautou) et *Nos enfants chéris*.

### Identités

*Le Silence*, du Corse Orso Miret, a ceci de particulier que son tournage a coïncidé pour Mathieu Demy avec la naissance de son premier enfant; ceci de particulier pour nous qu'il constitue un de ses rares films à nous parvenir, nonobstant ceux mentionnés plus haut. Ce qui explique que le comédien soit encore, de ce côté-ci de l'Atlantique, réduit à son statut de «fils de», alors qu'en France cette appellation est désormais non avenue.

Ironiquement, *Le Silence*, que cet enfant de la balle est venu défendre au Festival international du film de Montréal, est un film sur l'héritage et l'hérité. Il y campe Olivier, un jeune Français peu sûr de lui qui, en vacances avec sa conjointe (Natacha Régner) en Corse, est témoin du meurtre d'une épicière par un pote de ses potes. Le voilà confronté à un dilemme moral insoutenable: doit-il trahir et dénoncer ou observer la loi du silence si caractéristique des Corses? À l'heure où sa femme attend un enfant, sa double hérédité (il est né d'un

père continental et d'une mère corse) lui pèse, le secret le ronge et le danger, quelle que soit la décision qu'il prendra, le guette assurément.

«C'est un film sur l'identité, qui montre de quelle façon on se constitue en tant qu'individu au sein d'un groupe. Si Olivier était Corse par son père, la filiation serait pour lui plus évidente, son appartenance plus claire», résume Mathieu Demy, rencontré au sortir de la projection, en septembre dernier. «La situation dans laquelle il se trouve est complètement justifiée par la configuration de son identité, poursuit-il. Je crois que tout le monde peut s'identifier à ça. D'ailleurs, des Français d'origine maghrébine m'ont dit qu'ils se reconnaissent dans le dilemme du personnage, et je pense qu'au Québec le film pourrait aussi avoir des résonances, du fait de la complexité de l'identité québécoise, qui n'est pas monolithique.»

Mathieu Demy s'est dit séduit par les nombreuses couches de sens qui recouvrent *Le Silence*, et par la virtuosité du scénario d'Orso Miret, un cinéaste qu'il ne connaissait pas avant le tournage. «Il faut toujours travailler avec des gens qui sont uniques. Personne d'autre qu'Orso Miret aurait pu réaliser ce film. Parce qu'il a une perception aiguë de l'âme corse, avec ses difficultés et ses contradictions. Il s'est projeté dans un climat totalement autobiographique, avec une histoire 100 % fictive», soutient celui qui à son tour aimerait projeter son âme dans des films de son cru.

Demy, qui a deux courts métrages à son actif (*Le Plafond* et *La Bourde*, inédits ici), prépare actuellement un premier long métrage qu'il espère réaliser au cours de l'année 2006. Entre les cinémas de son père et de sa mère, entre *Une chambre en ville* et *Sans toit ni loi*, il y a un monde, dit Mathieu Demy, dans lequel il aura les coudees franches pour créer le sien. «D'un côté, ma mère fait un cinéma très intimiste, très ancré dans la réalité, avec un pied dans le documentaire et des moyens réduits, et mon père faisait des films décollés de la réalité, les deux pieds et les deux mains dans l'imaginaire, dans le rêve, avec des tournages en studio, des acteurs professionnels, des budgets, etc. Le cinéma que je fais se situe entre les deux, quoique je me sente plus près de la fiction.»

Donc de son père. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans tout ça, c'est qu'il aurait répondu le contraire que la perspective aurait été tout aussi excitante.

Collaborateur du Devoir

### AU CŒUR DU QUARTIER DES SPECTACLES



## LE CAFÉ DU NOUVEAU MONDE



### LE COMPLÉMENT IDÉAL À UNE SOIRÉE CULTURE

Certificat-cadeau disponible, pour partager les plaisirs et la qualité d'un bistrot sympathique

SOUS LE TOIT DU TNM, ANGLE SAINTE-CATHERINE ET SAINT-URBAIN  
» 514.866.8669



## L'événement des fêtes de fin d'année à Montréal

Concours «Route des crèches»,  
+ de 4000\$ en prix à gagner, Circuit en calèche  
«Carriole des Fées Rickard's»,  
chorales en plein air  
Le Grand Bal du 31 décembre de la place  
Jacques-Cartier «Scène Rickard's»,  
Musique live, cotillons & feux d'artifice  
après le décompte de minuit.

Au Vieux-Montréal et au Vieux-Port  
www.lesfeeriesdenoel.info  
1 877 BONJOUR



**OUTREMONT**  
1266, rue Bernard Ouest (514) 495-9944  
www.theatreoutremont.ca

**OLIVER TWIST (V. F.)** de Roman Polanski  
France/Si-Bi-République tchèque/Italie. 2005. 130 min. (G).  
26 DÉCEMBRE 19h30

# Cinéma

**exCentris**  
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

SOUVENIRS DE BROKEBACK MOUNTAIN A L'AFFICHE

## Une insignifiante romance à la mélasse

CASANOVA

Réalisation: Lasse Hallström.  
Scénario: Jeffrey Hatcher, Kimberly Simi et Michael Cristofer.  
Avec Heath Ledger, Sienna Miller, Jeremy Irons, Oliver Platt, Lena Olin, Omid Djalili. Image: Oliver Stapleton. Musique: Alexandre Desplat.

ODILE TREMBLAY

Bon, il s'agit d'une comédie galante. Faudrait pas trop en demander, je suppose. N'empêche qu'on se serait attendu à bien mieux de la part de Lasse Hallström (*My Life as a Dog*, *The Cider House Rules*) que cette insignifiante romance à la mélasse mettant en scène le mythique Casanova. Heath Ledger, si impressionnant dans *Brokeback Mountain*, n'a pas trouvé ici le metteur en scène susceptible de mettre en lumière son talent.

L'action se situe au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Venise, mais les scénaristes ne prétendent pas se coller à la réalité historique du personnage. Voici que, servi à l'américaine — aux États-Unis, le libertinage hédoniste a décidément mauvaises presse —, Casanova devient le dernier amant romantique, sauvé du vice par la grâce de l'amour. Ouf! La morale est sauve. Mais à quoi bon choisir le plus célèbre séducteur de son temps pour édulcorer son profil de la sorte? Il suffisait

d'inventer un héros de toutes pièces. Voyons donc!

Les décors et les costumes sont pourtant fastueux. On est dans la Venise du grand siècle, après tout. Le ton sera léger, badin, sans drame. Le personnage central (Heath Ledger), las de trop d'exploits amoureux, mais toujours esprit fin épris de philosophie et athlète accompli, songe à se marier à une gentille pucelle, mais voilà qu'une belle et intrépide intellectuelle (Sienna Miller) parvient à gagner son cœur.

Force rebondissements amoureux se nouent et se dénouent dans la cité des Doges, tandis qu'un sinistre inquisiteur (Jeremy Irons, sous une ridicule perruque) traque l'hérétique. Un riche parvenu génois (Oliver Platt) tient du Polichinelle risible, faire-valoir du beau cœur de jupons.

Le parti pris de légèreté atteint même les tortures de la Sainte Inquisition, qui tiennent ici de jeux d'enfants plutôt que de supplices hideux. Même chose au rayon des cœurs brisés, qui se raccommodent tous bien vite. Mais les dialogues sont sans grand intérêt et le jeu des acteurs, laissé au pètillement, sans incursions plus profondes. Restent les charmes de Venise en majesté, les scènes de carnaval, les costumes qui captent l'œil. On sort quand même de ce *Casanova* bien déçus.

Le Devoir



ALAIN CORNEAU ONF

Devant la roulotte, dans *Country* de Carole Laganière.

## En jouant au cow-boy...

COUNTRY

Réalisation et scénario: Carole Laganière. Images: Serge Giguère. Documentaire. A Ex-Centris, du 23 décembre au 5 janvier.

ODILE TREMBLAY

C'est avec une vraie tendresse, un respect et une quête d'authenticité que la documentariste Carole Laganière a suivi les amateurs de la culture country dans leur périple en roulettes à travers le Québec.

Le phénomène en est un, avant tout, de fraternité. Cette chaleur humaine recherchée et trouvée trône au cœur de ce film. Le phénomène country est autant affaire de musique et de danse en ligne que d'activités équestres et autres jeux de cow-boys dont les rodéos font leur miel. Que toute une faune, 200 000 personnes originaires essentiellement des régions, suive les festivals du genre (il en existe une centaine au Québec), cela constitue en soi un fait social fascinant. Fait social, d'ailleurs snobé en général par les résidents des grosses villes, lesquels trouvent rustaude ces manifestations qui leur sont si étrangères.

*Nashville*, de Robert Altman (1975), avait dans sa docufiction abordé magistralement cette culture western. À travers son documentaire, Carole Laganière nous entraîne sur la route des amateurs et des artistes en roulettes qui se retrouvent d'un festival à l'autre comme on visi-

te sa famille, dansant, s'unissant, chantant, se consolant des peines de la vie. La cinéaste a concentré son tir sur une dizaine de personnes: chanteur sentimental en quête de l'âme sœur, veuf éploré que tous entourent, veuve ayant surmonté son deuil à travers la danse, cow-boys amoureux des chevaux qui ont canalisé leur agressivité à travers les courses et les rodéos, dame éprouvée par la perte graduelle de sa vue. Et chanteurs qui aiment toucher les gens avec leurs banjos et les mots simples des rengaines, abordant les drames et les joies du quotidien. Encore qu'une chanson sur l'inceste ait des résonances chez toutes les anciennes victimes de viol domestique, qui y retrouvent leurs blessures.

La cinéaste traque l'émotion, le regard humide. Elle traque aussi cette essence de la musique western dont le rythme est campagnard, moins trépidant qu'en ville mais en évolution. Le pas de cheval qui donnait le tempo a été remplacé par celui des engins mécaniques, mais le rythme des saisons et des jours qui passent lentement scande les mélodies.

C'est beau, humain, avec une caméra attentive et curieuse posée sur les caravanes qui vont et viennent, sur les gens surtout. Si *Country* peut secouer le poids des préjugés sur cette culture parallèle à nos rythmes urbains, le film aura accompli beaucoup.

Le Devoir



SOURCE ALLIANCE ATLANTIC VIVAFILM

*Wolf Creek*, de Greg McLean. Sous le soleil de l'Australie, les déserts peuvent être rouges... sang.

## Le désert rouge sang

WOLF CREEK

Réalisation et scénario: Greg McLean. Avec Cassandra Magrath, Kestie Morassi, Nathan Phillips, John Jarratt. Image: Will Gibson. Montage: Jason Ballantine. Musique: François Tétaz. Australie, 2004, 99 min. En salle le 25 décembre.

ANDRÉ LAVOIE

Les clichés ont la couenne dure et, lorsqu'ils concernent l'Australie, ils sont particulièrement coriaces. Au milieu des étendues désertiques, le spectateur n'est jamais surpris de voir surgir un kangourou (comme Skippy) ou une *drag queen* (par exemple Priscilla); visiblement, les *serial killers* ne veulent pas être négligés, du moins dans *Wolf Creek*, le premier long métrage de Greg McLean.

Comme il ne suffit plus de brandir un poignard, d'éclabousser l'écran de sang ou de percer les tympans avec des cris d'horreur, rien de mieux qu'un soupçon d'authenticité puisé dans la rubrique des faits divers pour nous plonger dans l'angoisse. De la même manière que *The Amityville Horror* alimentait nos cauchemars immobiliers ou *The Texas Chainsaw Massacre* nos préjugés à l'égard des désaxés américains du Sud, Greg McLean s'inspire du triste destin de ces explorateurs imprudents qui, chaque année, disparaissent dans la nature aride de l'Australie. Morts de soif, engloutis sous un

amas de pierres, capturés par des esprits dérangés... ou des extraterrestres (?), les possibilités sont quasi infinies.

Les trois jeunes voyageurs de *Wolf Creek* connaissent ces dangers, mais lorsque l'on habite l'Angleterre, là où les déserts s'avèrent plutôt rares, pourquoi freiner ses élans d'explorateurs? Après les incontournables séances de bronzage sur la plage et autres beuveries collectives, Liz (Cassandra Magrath) et Kristy (Kestie Morassi), deux Anglaises, sont prêtes à suivre Ben (Nathan Phillips), un résident de Sidney au physique de maître nageur, sur les routes poussiéreuses. Dans une vieille bagnole achetée expressément pour cette escapade, ils comptent se rendre jusqu'au parc national Wolf Creek, là où s'est écrasé un météore. L'impact n'a d'ailleurs pas seulement engendré un gigantesque cratère mais une tonne d'histoires farfelues dignes de la série *The X-Files*.

Une fois sur les lieux, ils découvrent avec effroi que leur voiture ne démarre plus — tout comme leurs montres qui ont rendu l'âme au même moment. Après quelques heures d'attente surgit Mike (John Jarratt), un homme à l'humour plutôt lourd mais serviable, prêt à jouer au mécanicien et les conduisant jusqu'à une mine désaffectée, encombrée d'un bric-à-brac indescriptible. C'est alors que le bon samaritain dévoile son vrai visage.

Pour enlever ce masque, et fai-

re basculer dans l'horreur ce qui jusque-là ressemblait à un véritable road-movie, Greg McLean prend tout son temps, s'attardant beaucoup sur la complicité de ce trio — une idylle, pudique, naît entre Lizzie et Ben, Kristy jouant avec enthousiasme les entremetteuses —, observant les transformations du paysage qui baigne dans une lumière d'une beauté indescriptible. Mais l'image numérique ne rend pas tout cela avec justice et précision. En fait, le cinéaste épouse le rythme même de cette expédition teintée de nonchalance, ou flirt et tourisme font ménage.

Ce n'est qu'au bout d'une heure, comme pour bien marquer que le film se veut tout autant une «reconstitution» de cet incident malheureux qu'un authentique «slasher» où tous les couteaux volent bas, et pénètrent profondément, que les choses tournent mal pour le trio. C'est alors que *Wolf Creek* ravira ceux

qui commençaient à être lassés de cette balade d'adolescents en liberté: soucieux de créer une atmosphère d'insouciance, Greg McLean se révèle aussi bien malin dans ce jeu du chat (pervers et dégoutant) et des souris (bien débrouillardes dans l'effroyable adversité). Evidemment, il n'est pas là pour renouveler les lois du genre, mais il prouve que, sous le soleil de l'Australie, les déserts peuvent être rouges... sang.

Collaborateur du Devoir

**NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE**  
MEILLEUR ACTEUR: PHILIP SEYMOUR HOFFMAN



«PHILIP SEYMOUR HOFFMAN CRÈVE L'ÉCRAN!»  
ISABELLE MASSÉ, LA PRESSE

«QUEL FILM PASSIONNANT!»  
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR



«ÉPATANT!»  
GILLES CARIGNAN, LE SOLEIL

«UN ACTEUR EN ÉTAT DE GRÂCE (...)  
PHILIP SEYMOUR HOFFMAN RAYONNE (...)  
UNE PRESTATION LUMINEUSE!»  
MICHEL DEPOY, VOIR

«FORMIDABLE!»  
MARTIN BLODÉAU, LE DEVOIR

«DEUX FOIS BRAVO!»  
ÉBERT & ROEPER

«UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE!»

PETER TRAVERS, ROLLING STONE  
AMERICAN FILM INSTITUTE  
DAVID ANSEN, NEWSWEEK  
NATIONAL BOARD OF REVIEW

4 NOMINATIONS AUX SPIRIT AWARDS  
MEILLEUR FILM  
MEILLEUR ACTEUR

GAGNANT  
CÉLÈBRE À PARIS  
MEILLEUR ACTEUR  
BENNETT MILLER



Philip Seymour Hoffman

**capote**

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE ANGLAISE  
Avec sous-titres français  
EX-CENTRIS  
PARISIEN

LE FORUM 22  
CINÉMA DU PARC

PRIX AIR FRANCE  
MEILLEUR FILM FRANÇAIS  
FESTIVAL INTERNATIONAL  
DE FILMS DE MONTRÉAL 2005

K-FILMS AMÉRIQUE PRÉSENTE

MATHIEU DEMY  
NATACHA REGNIER

**LE SILENCE**  
UN FILM DE ORSO MIRET

CINÉMA Beaubien  
2396, Beaubien E. 721-6000  
Ven., lun. à jeu.: 12h15 - 14h30 - 16h45 - 19h00 - 21h15  
Sam.: 12h15 - 14h30 - 16h45 - 19h00 / Dim.: 14h30 - 16h45 - 19h00 - 21h15

SELECTIONNÉ PAR LA FRANCE POUR L'OSCAR  
DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER

SELECTIONNÉ AUX GOLDEN GLOBES  
MEILLEUR FILM ÉTRANGER

«JOYEUX NOËL c'est LES CHORISTES  
mais en mieux.»

★★★★  
«POIGNANT ET ÉMOUVANT.»

«Un film solide qui deviendra un classique  
de Noël et qui transmet  
une émotion extraordinaire.»

«Une œuvre de résonance et d'espoir  
qui invite au dépassement.»

★★★★  
UNE HISTOIRE VRAIE QUEL ESTOIRE À DÉBRIER

**JOYEUX NOËL**

de CHRISTIAN CARSON

DIANE KRÜGER  
GUILLAUME CAMEY  
DANY BOCH  
BENNO FERMANN  
CARY ELWIS  
GARY BURKE

LE CINÉMA IMPÉRIAL VOUS OUVRE SES PORTES POUR LA SAISON DES FÊTES

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

STACITE MONTREAL  
BOUCHERVILLE  
PONT-VIAU 18  
EX-CENTRIS  
ST-EUSTACHE  
CINÉMA Beaubien  
SHERBROOKE  
LE FORUM 22  
LACHENAIE  
DRUMMONVILLE  
STE-ADELE  
GARDENHURST

**PALMARÈS DVD**  
ARCHAMBAULT  
CLUB DE MÉDIA

Résultats des ventes:  
Du 13 au 19 décembre 2005

- FILM/TÉLÉSÉRIE
- 1 LE COEUR A SES RAISONS Saison 1
  - 2 C.R.A.Z.Y.
  - 3 HORLOGE BIOLOGIQUE
  - 4 MADAGASCAR
  - 5 STAR WARS EPISODE III Revenge Of The Sith
  - 6 LE TEMPS D'UNE PAIX Spécial Noël
  - 7 THE SIMPSONS Complete Season 7
  - 8 Complete Season 4
  - 9 POLAR EXPRESS
  - 10 FANTASTIC FOUR

- MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE
- 1 LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
  - 2 LISE DION En spectacle
  - 3 U2 Vertigo: Live From Chicago
  - 4 ROCK ET BELLES OREILLES The Coffret
  - 5 YVON DESCHAMPS Intégrale: Années 70-80
  - 6 MARIO JEAN Simplement... Mario Jean
  - 7 100 LIMITE
  - 8 SYMPHONIC ROCK MUSIC OF STYX Dennis Deyoung
  - 9 LES DENIS DROLET Au pays de Denis
  - 10 JUSTE POUR RIRE Juste le meilleur des gais 2005

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 24 AU 30 DÉCEMBRE 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 5 et 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

LIVRES

# Carnet d'esquisses

Le nouveau recueil de nouvelles de Réal Ouellet



Suzanne Giguère

**D**e prime abord, ce recueil de nouvelles de Réal Ouellet ressemble à un carnet d'esquisses. Parcelles d'existence, impressions fugaces, notations pittoresques jetées ici et là à la surface des douze nouvelles réunies sous un titre indéfini. Puis les traits s'épaississent, les contours se précisent, des vies nous sont offertes sous la forme de tableaux d'hommes et de femmes à la poursuite de «l'insaisissable bonheur».

Si toutes les histoires d'amour finissent par n'en constituer qu'une seule, chacune vaut la peine d'être contée. La fille raconte l'histoire d'une dévotion amoureuse. Après son mariage, un homme écrit une centaine de lettres à sa femme; de son bureau, du solarium de la maison, «même du lit quand elle dort à ses côtés». Dans *La lettre*, un employé des postes tombe sous le charme d'une cliente à l'odeur de frésia. C'est le début d'un amour imaginaire qui s'étirera sur vingt ans. L'ironie pointe dans *Retour* lorsqu'un couple dont la relation apparaît sans faille choisit de rompre: «Il faut savoir s'arrêter sur la pointe du bonheur, pour lui conserver son caractère éphémère.»

Toutes les nouvelles du recueil fournissent un

échantillonnage des «manières de l'auteur»: réalisme, humour, ironie légère, notations dramatiques et réflexions philosophiques. Dans une nouvelle empreinte d'humour et de fantaisie (*Le Nègre*), l'auteur donne la parole à celui qui écrit les romans des autres et qui est généralement méprisé dans les cercles littéraires. «Honoré Dumont était nègre de profession et il n'en avait aucune gêne. Bien au contraire, il en tirait plaisir et fierté.» Un éditeur tente un jour de le convaincre d'écrire son propre roman. «Tout a été raconté», répond-il, ajoutant que «les écrivains sont des caméléons prétentieux». Il cède cependant à la tentation, met trois ans à terminer son premier roman, qui devient un best-seller. L'artisan n'a que faire de ce succès. Il préfère retourner dans l'ombre des écrivains et à son jardin d'hiver. Laisant derrière lui une interrogation sur l'acte d'écriture: «Toute œuvre n'est-elle pas un faux par rapport à son intuition initiale? Et sa lecture autre chose qu'un éternel malentendu?»

Souplesse narrative

Les voyages nourrissent de paysages singuliers, tant intérieurs qu'extérieurs, tous ceux qui, à l'instar de Rimbaud, ont des semelles de vent. Le nouvelliste peint les portraits contrastés de deux voyageurs. Le premier, en vacances en Martinique, est envoûté par la beauté luxuriante de l'île avec ses flamboyants et ses balisiers aux fleurs rouges, ses fougères arborescentes, ses orchidées sauvages. Dans cet ailleurs, le monde lui paraît enfin «en ordre, harmonieux, et les choses perdent leurs angles acérés» (*L'île*). Le second voyageur est peintre animalier. Sa passion pour les oiseaux le conduit au Costa Rica. Habitué aux blancs, aux gris, aux

noirs, aux marrons du Québec, l'artiste est paralysé devant «l'éblouissement» d'une nature aux couleurs trop riches. Il n'arrive pas à produire un seul croquis. De retour chez lui, il frissonne de joie (*L'Ornithologue*).

Des questions existentielles, métaphysiques, sur la place de l'homme sur terre et la fragilité humaine, d'une autre manière sur l'existence de Dieu, complètent les univers foisonnants de détails et d'interstices créés par le nouvelliste. Dans *Coup du sort*, un prêtre condamné à mourir dans un avenir proche voit sa foi vaciller: «C'est toujours un gaspillage quand quelqu'un meurt, peu importe son âge. Et pas seulement les génies comme Einstein ou Picasso. Même les gens les plus ordinaires. Ils ont appris à marcher, à penser, à faire des meubles, tout ce savoir-faire qui disparaît avec eux. C'est ce qui me fait douter de Dieu parfois. Je me dis: s'il existait, il n'y aurait pas toute cette perte.» Il n'arrive plus à voir la vie qu'à travers sa douleur. La lecture de *L'île mystérieuse* de Jules Verne vient le distraire de lui-même. Il se laisse emporter par l'histoire des naufragés démunis sur une petite île du Pacifique, qui «inventent jour après jour quelque chose». Un clin d'œil à l'écrivain français Philippe Djian, qui disait: «Quand je ne me sens pas bien, je ne vais pas à la pharmacie mais dans une librairie.»

Dans la nouvelle la plus étoffée du recueil, un homme confronté à une vision du monde imposée depuis l'enfance entame une conversation avec Dieu. Il l'accuse du malheur des hommes, lui prête des desseins et des gestes sanguinaires. Le tient responsable du premier meurtre de l'humanité (Cain et Abel). Dieu, à son tour, tempête contre les humains, qui ont déformé les textes bibliques: «Ils

ont inventé cette histoire d'assassinat et de haine fraternelle parce que les humains ont besoin de sang et de souffrance.» Et si c'était l'homme qui avait créé Dieu à son image, comme le suggèrent ces *Conversations avec Dieu*? Pour ne plus avoir à se regarder en face? «Les humains ont besoin d'un bouc émissaire. Pour ne pas désespérer d'eux-mêmes, pour continuer à vivre malgré le mal qu'ils commettent. La vie serait intenable si nous ne pouvions pas rejeter sur d'autres le mal que nous faisons», conclut Dieu. À la fin, l'homme comprend que l'être humain a imaginé et créé Dieu à son image et à sa ressemblance. Et non l'inverse.

L'écriture précise et suggestive, de même que la simplicité et la souplesse narrative du recueil réussissent à nous faire oublier la pesanteur des dérives discursives qu'on retrouvait également dans *Regards et dérivés*, le premier recueil de nouvelles de Réal Ouellet. Professeur associé à l'Université Laval, spécialiste de la littérature classique française des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, il a publié plusieurs livres et études sur le roman et la relation de voyage. Il a aussi assuré l'édition critique de quelques grands textes issus de la colonisation française en Amérique, deux anthologies de nouvelles françaises et un roman à caractère historique, *L'Aventurier du hasard. Le baron de Lahontan*.

Collaboratrice du Devoir

PAR AILLEURS

Réal Ouellet  
L'Instant même  
Québec, 2005, 132 pages

# Fitzgerald le magnifique

GILLES ARCHAMBAULT

**Q**uand la légende s'prend d'un auteur, elle n'a souvent de cesse qu'elle ne l'ait broyé. De Francis Scott Fitzgerald, on ne retient généralement que le destin flamboyant.

Né en 1896 à Saint Paul dans le Minnesota, il meurt à Hollywood en 1940. Il aura connu la célébrité, il aura été visité par la richesse, se sera brûlé à un amour consommant, aura connu les affres de l'alcoolisme.

Si l'on tient son *Gatsby le Magnifique* pour l'un des romans les plus importants de la littérature américaine du XX<sup>e</sup> siècle, on est parfois tenté de négliger les nombreuses nouvelles qu'il écrivit pour des revues et des magazines. On en connaît environ 160. Il les destinait souvent au *Saturday Evening Post* et à *Scribner's*. Constamment aux prises avec des problèmes d'argent, causés par son train de vie extravagant, il exigea et obtint pendant un certain temps des cachets fabuleux.

Même dans les plus faibles et les plus accommodantes de ses fictions perce une angoisse, un mal de vivre constants.

Sous ce titre, *Un diamant gros comme le Ritz*, le grand critique américain, Malcolm Cowley, pré-



SOURCE INTERNATIONALE PORTRAIT GALLERY

Francis Scott Fitzgerald

sente une anthologie comprenant 28 nouvelles couvrant l'activité de l'écrivain de ses débuts à la fin. Dan son introduction fort éclairante, Cowley nous rappelle que Fitzgerald était un bucheur. «Un jour, écrivait-il, j'ai eu une conversation avec Hemingway et je lui ai dit, contre ce qui paraissait logique à l'époque, que j'étais la tortue et qu'il était le lièvre.»

Un enchanteur de grande classe

Difficile de s'arracher à la lec-

ture des nouvelles réunies ici. Les répétitions ont beau être nombreuses, les thèmes développés souvent inintéressants, Fitzgerald reste un enchanteur de grande classe. Les dialogues surtout sont d'une justesse impeccable. On pourrait penser que leur auteur était doté d'une grande facilité. Il affirmait pourtant lutter pour devenir un démon de lenteur. Le manuscrit original de *Tendre est la nuit* comprenait 400 000 mots. N'en est resté que le mince roman que nous connaissons.

Il n'agissait manifestement pas de la même façon pour les nouvelles et les courts récits. Le choix de Malcolm Cowley épouse quatre périodes de cette vie d'écriture. Si les sujets développés dans la première période ont à voir avec des personnages qui, comme leur créateur, sont dans la vingtaine, ceux de la fin concernent les années du désenchantement.

J'ai un faible pour *Retour à Babylone*. Publiée en 1937, cette nouvelle nettement autobiographique raconte les efforts d'un alcoolique qui veut reprendre la garde de sa petite fille de neuf ans. La nostalgie, la présence obsédante du passé en forment le tissu narratif. La Babylone auquel renvoie le titre, c'est le Paris des années 20, celui d'He-

mingway, que ce dernier évoque si magnifiquement dans *Paris est une fête*. Le personnage central de la nouvelle nous permet d'entrer dans un monde de lendemain de fête, un monde de la défaite.

Il y a dans le choix qu'on nous propose des merveilles. La nouvelle éponyme sûrement, mais aussi *Beatrice se fait couper les cheveux*, *Le Palais de glace*, *Un cas d'alcoolisme*, *La Capture de l'ombre*, plusieurs autres. Même lorsqu'il décrit les agissements de jeunes étudiants un peu sots, Fitzgerald sait retenir l'attention du lecteur. S'il y a parfois des facilités, on ne trouve jamais de récits ennuyeux.

Je serais porté à conseiller cette anthologie à un jeune écrivain désireux d'apprendre l'art de faire court sans renoncer à la densité du contenu. Pour les autres, ceux qui se contentent de lire, ils pourront être sous le charme. La récompense n'est pas mince.

Collaborateur du Devoir

UN DIAMANT GROS COMME LE RITZ

F. Scott Fitzgerald  
Robert Laffont, collection «Bibliothèque Pavillons»  
Paris, 2005, 826 pages

SCIENCES

# L'univers expliqué aux nuls

JEAN-ROBERT SANSFAÇON

**P**our le commun des mortels, il est toujours fascinant d'écouter parler ou de lire les propos de scientifiques qui tentent d'expliquer les lois de l'univers. Le Québécois Hubert Reeves est de ceux-là, tout comme l'Américain Brian Greene (dont nous publierons le compte rendu d'une entrevue exclusive lundi prochain) et le Britannique Stephen Hawking. Auteur de *La Brève Histoire du temps* publiée en 1989, Hawking avait alors connu un succès de librairie extraordinaire malgré le niveau de difficulté élevé de son volume. Voilà d'ailleurs ce qui explique la publication récente, chez Flammarion, d'une version allégée et illustrée de ce best-seller, intitulée *Une belle histoire du temps*.

Hawking est ce physicien cosmologiste de Cambridge qui poursuit une brillante carrière en dépit d'une maladie dégénérative, la sclérose latérale amyotrophique, qui l'oblige à se déplacer en fauteuil roulant. Une trachéotomie pratiquée plus tard l'a aussi privé de la faculté de parler, de sorte qu'il lui a fallu adopter des outils électroniques pour communiquer avec son entourage. Le livre retrace en moins de

200 petites pages l'origine de l'univers et son évolution depuis le big bang, il y a 13,7 milliards d'années. Qu'y avait-il avant cet instant précis du temps zéro où l'univers était tout entier réduit à un point d'une densité extrême? Aucune théorie scientifique n'a pu y répondre à ce jour. Par contre, on en sait de plus en plus sur la suite des choses, sur la grandeur du cosmos et les trous noirs de nos connaissances.

Qu'on ne s'y méprenne pas. *Une belle histoire du temps* n'est pas un récit. Il s'agit plutôt d'un ouvrage de vulgarisation scientifique dont certains diront qu'il tourne les coins rond tant il cherche à rendre accessibles des thèses aussi complexes que la théorie quantique de la gravitation ou la théorie des cordes. Pourtant, avouons que, pour quiconque n'est pas à l'aise avec le langage des physiciens, l'ouvrage constitue une bonne entrée en matière, susceptible de conduire les plus curieux à d'autres textes plus élaborés.

Le Devoir

UNE BELLE HISTOIRE DU TEMPS

Stephen Hawking  
Flammarion  
Paris, 2005, 192 pages

ROMAN

# Les doigts coupés

MICHEL LAPIERRE

**A**lberto Manguel, citoyen canadien originaire d'Argentine habitant désormais la Fran-

ce, n'est pas, en délaissant l'anglais, revenu vainement à sa langue maternelle, l'espagnol, pour écrire *Un retour*. Sans que l'écrivain nous précise pourquoi, les deux doigts coupés, d'un personnage suffisent à nous livrer l'essentiel du bref roman. Cela tient du prodige.

Le retour en question, c'est celui de Néstor Fabris en Argentine, son pays natal, après un long exil à Rome. En arrivant à Buenos Aires, Néstor ne voit plus une ville réelle, il découvre une ville habitée par le rêve. Et il se pourrait bien que le rêve soit un cauchemar...

Liliana, que Néstor a connue autrefois, lui sourit en gardant ses mains «posées délicatement l'une sur l'autre». Puis le héros rencontre Tonio, un autre de ses anciens amis. Celui-ci lui rafraîchit la mémoire: «Le jour où les matrasques nous sont tombées dessus, tu as été le seul à y échapper.» Et il y a eu les interrogatoires...

En maudissant Néstor, Marta, l'ancienne maîtresse du héros, semble maudire la littérature de l'exil et de l'errance, littérature à laquelle on a pu associer Alberto Manguel. Loin du préchi-précha, *Un retour* est une œuvre de courage et de lucidité, un récit dont l'extrême sobriété traduit tout simplement la confiance.

Collaborateur du Devoir

UN RETOUR

Alberto Manguel  
Actes Sud/Leméac  
Arlès/Montréal, 2005, 80 pages

Chez les librairies indépendantes ...

*Paulines,*  
*une librairie différente,*  
*riche en sciences humaines*  
*et religions*

La librairie sera ouverte  
le 26 décembre de 13h à 18h

Nos meilleurs vœux pour  
Noël et l'année 2006

4362, rue Saint-Denis Montréal  
Tél.: (514) 849-3585  
sans frais : 1-888-454-8739  
libpaul@paulines.qc.ca

DESTINATION CADEAUX...

NOËL EN LIVRES CHEZ OLIVIERI !

Choix exceptionnel • Conseils personnalisés  
Emballage gratuit • Bistro-Détente

5219, Côte-des-Neiges • 514-739-3639  
Métro Côte-des-Neiges  
service@librairieolivieri.com

Cette année je soutiens le réseau des libraires indépendants :  
j'achète chez Olivieri !

Livres et bandes dessinées  
Neufs et d'occasion

Sur le campus UQAM,  
à deux pas de la Grande Bibliothèque

514.288.4350

Angle de Maisonneuve et St-Hubert

marchedulivre.qc.ca  
librairie agréée

Je vous offre les plus beaux  
livres, ici et ce à l'occasion à une  
fraction du prix du neuf!

BOUQUINERIE  
SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis, angle (métro) 288-5567

BOUQUINERIE  
du plateau

799 Mont-Royal, angle (métro) 523-5628

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ  
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

QUELQUES LIVRES  
PENDANT LE TEMPS  
DES FÊTES...

Librairie indépendante agréée

Place Longueuil  
825, rue Saint-Laurent Ouest  
(450) 679-8211

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Réflexions sur la dignité humaine



Louis Cornellier

La question de la dignité humaine est au cœur de l'entreprise philosophique puisque c'est en elle que se décident les fondements de la morale et de l'éthique. Mais comment définir cette dignité, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, alors que «le recul des vérités proposées par les systèmes de pensée rend plus urgente la nécessité d'un accord universel unique minimal autour d'un principe commun à toute l'humanité, même si la reconnaissance du pluralisme des croyances et le respect des cultures s'imposent comme un défi incontournable»? Telle est la grave question que posent les philosophes Thomas De Koninck et Gilbert Laroche en ouverture de *La Dignité humaine - Philosophie, droit, politique, économie, médecine*, un petit ouvrage collectif au contenu très costaud.

Dans une *Archéologie de la notion de dignité humaine*, De Koninck propose un tour d'horizon très instructif. Comment fonder, en effet, ce que Gide définissait comme «une sorte de respect de soi-même et d'autrui, qui n'a pas à se marquer au dehors» ou encore, selon la magnifique formule de Ricoeur, cette «exigence plus vieille que toute formulation philosophique» qui tient à ce que «quelque chose est dû à l'être humain du seul fait qu'il est humain»? La célébration de la dignité humaine, précise De Koninck, n'appartient pas qu'à la culture occiden-

le, même si c'est principalement à partir de cette tradition qu'il nous propose d'en retracer l'évolution.

Pour Aristote et Platon, c'est l'intelligence qui fonde la dignité humaine. Augustin et Pascal, ensuite, iront aussi en ce sens. Au Moyen Âge, saint Bernard et Thomas d'Aquin insisteront plutôt sur la liberté, sans toutefois contester les Grecs sur le fond. Pour l'Aquinat, en effet, «la noblesse de l'être humain lui vient de ce qu'il est intelligent et au principe de ses actes, c'est-à-dire libre, en quoi il est à l'image de Dieu».

À l'époque moderne, Kant ira encore plus loin, d'une certaine manière, en fondant la dignité sur la valeur absolue des personnes. Pour lui, résume De Koninck, «l'être humain est infiniment au-dessus de tout prix».

Sans reconnaissance de la part d'autrui, cela admis, cette dignité perdrait son sens et c'est ce qui, selon Hegel, explique que ce désir de reconnaissance puisse aller jusqu'à l'exposition à la mort. De Koninck résume: «Ce qui permet de mettre ma vie en jeu est manifestement quelque chose de plus que la vie: être reconnu par l'autre comme porteur d'une qualité dépassant la vie même, la dignité humaine; que l'autre me reconnaisse cette qualité».

La reconnaissance de la dignité d'autrui, de sa valeur absolue, concerne «la personne au sens le plus profond», écrit le philosophe, c'est-à-dire la personne au-delà des contingences particulières qui la caractérisent. Nous sommes au plus près, ici, du «visage», tel que présenté par Lévinas, qui fait naître la conscience morale par une injonction irrépressible: «Le sens de l'humain est donné par la conscience morale, par cette exigence de nous-mêmes à l'égard de nous-mêmes qui nous fait pressentir qu'en causant injustement du

tort à autrui, c'est immédiatement à nous-mêmes que nous faisons du tort.»

Dans une perspective dualiste (âme et corps séparés), certains croient bon d'insister sur l'idée que la dignité serait essentiellement le fait de l'âme. Antigone, précise pourtant De Koninck, a rappelé la dignité du corps, voire du cadavre, illustrant ainsi le caractère indivisible de l'individu. «Le degré d'intimité de l'âme et du corps» qui impose de reconnaître que, «peu importe l'état en lequel se trouve un corps humain vivant, lui et l'âme ne font qu'un, tout et parties, quelle que puisse être la condition apparente, parfois très diminuée, du corps».

Selon le mot de Pascal, «l'homme passe infiniment l'homme»

## Dignité et qualité de vie

Cette conclusion est justement ce qui inspire le *Fragment sur la médecine* que signe Dominique Folscheid dans cet ouvrage. Soulignant les risques de dérapage qui s'attachent à la notion de «qualité de vie», de plus en plus sollicitée dans les débats qui concernent les soins de fin de vie, Folscheid nous invite à la plus grande prudence: «Selon que la vie d'une personne sera jugée conforme ou non à ce que l'on a posé au préalable comme vie de qualité, la personne sera jugée digne ou indignée de vivre. [...] Pour qualifier, il faut donc quantifier, alors que la dignité humaine n'a rien à voir avec la quantité.»

Dans un texte brillamment argumenté, Gilbert Laroche aborde lui aussi «la dignité du mourir» en confrontant la morale et le droit. Réfutation très fine de l'appel de ceux qu'il qualifie de «nouveaux stoïciens libéraux» (Dworkin, Nagel et Rawls, entre autres) en faveur du droit de disposer de soi-même en fin de vie, cette réflexion met en question «l'intrusion du droit

dans le champ de la morale», et vice versa, mais elle conteste surtout le principe stoïcien qui place «la liberté de la personne au fondement de son autonomie». Pour le philosophe de l'Université du Québec à Chicoutimi, la dignité humaine est irréductible, même à ce dogme de l'être humain autotondé: «Somme toute, cette appropriation de la dignité humaine fait reculer le veto de l'être — selon la définition des philosophes matérialistes — au profit d'une reconnaissance de l'être lié par quelque chose qui le dépasse», c'est-à-dire par un sens commun, quel que soit le nom qu'on lui donne, la transcendance divine (Plotin), la «fraternité humaine» (Gabriel Marcel) ou, certes plus fondamentalement encore, le «refus de l'inacceptable» (Paul Valadier).»

Les chrétiens qui vont célébrer, ces jours-ci, la fête de la nativité ont un mot pour résumer le sens de la dignité humaine: l'Incarnation. Comme l'écrivait Jean-Paul II: «Le Christ sauveur confirme dans toute leur plénitude les droits de l'homme en restaurant celui-ci dans la dignité qu'il a reçue du seul fait d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.» L'équipe de penseurs réunis dans *La Dignité humaine*, sur une base laïque, utilise les mots de la philosophie pour redire, à la suite de Pascal, que «l'homme passe infiniment l'homme».

louiscornellier@parroinfo.net

## LA DIGNITÉ HUMAINE

PHILOSOPHIE, DROIT, POLITIQUE, ÉCONOMIE, MÉDECINE

Coordonné par Thomas De Koninck

et Gilbert Laroche

PUF

Paris, 2005, 176 pages

## BEAUX LIVRES

## Steve McCurry, chasseur de moments uniques

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Rares sont ceux qui ne connaissent pas «la jeune Afghane aux yeux verts», immortalisée en 1984 pour le *National Geographic*. Cette image prise dans l'Afghanistan en guerre a propulsé Steve McCurry au zénith des figures marquantes de la photographie documentaire. Elle s'appelait Sgharbat Gula. «Je l'ai remarquée dans un coin, je ne me souviens que de son regard, un regard habité. Elle avait des yeux incroyables», se souvient le photographe dans son dernier album éponyme.

Souvent énigmatiques, les images de Steve McCurry témoignent de l'histoire de l'humanité, celle qui marche sur la pointe des pieds, comme celle qui marche à la pointe des fusils. Il affectionne particulièrement le portrait, qu'il sait faire parler comme peu. Selon lui, un bon portrait met en jeu «un archétype de lien humain». Les siens montrent des individus à fleur de peau, sublimés par un échange de regards, des écarts de contexte et des jeux de lumière.

Plus qu'un art, la photographie, pour Steve McCurry, est «une façon de tenir une chronique, de raconter une histoire», explique celui qui a signé les textes de ce très bel album, Anthony Bannon. Précis jusqu'à l'excès, le directeur de la George Eastman House à l'International Museum of Photography and Film de Rochester relate la petite histoire derrière chacun des 55 clichés qui sont rassemblés ici.

Né en 1950, à Philadelphie, Steve McCurry a passé quatre ans au *Today's Post*, un journal de la banlieue de Philadelphie, avant de plonger dans le reportage international en 1978. Plusieurs mois

s'écoulaient, les contrats tardent. Mais en 1979, McCurry rencontre deux Afghans à la frontière pakistanaise. «Quand ils ont vu que j'étais photographe, ils se sont dits que je pouvais les aider à faire connaître leur cause en racontant leur histoire au reste du monde.»

Un groupe de moudjahidin lui fait traverser clandestinement la frontière. Le froid, la faim, la peur, rien ne viendra à bout de sa volonté de témoigner. Sa carrière est lancée. Le *New York Times* lance le bal. Le *Time* et *Geo* lui emboîtent le pas. Une entente est signée avec le *National Geographic*. Sa méthode se fixe par le biais de la narration. En 1980, sa couverture de la guerre en Afghanistan lui vaut la médaille d'or Robert-Capa. Rapidement, les prix s'accroissent. En 1986, il passe à l'agence Magnum. Sa méthode s'affine. Désormais, ses images ne chasseront que le «moment unique, qui ne se présentera pas deux fois».

Le travail de Steve McCurry est avant tout instinctif. Il n'aime pas les mises en scène. Il les fuit. Il aime à prendre les chemins de traverse. Cela donne lieu à des clichés extrêmement contrastés, parfois déroutants, toujours remuants.

Dans toutes les interviews qu'il accorde, Steve McCurry insiste pour minimiser l'aspect artistique de ses images. Mais de l'extérieur, l'art est bien là, courant d'une page à l'autre sur le papier glacé. Avec, en prime, un très beau voyage au cœur de l'humanité.

Le Devoir

## STEVE MCCURRY

Anthony Bannon

Phaidon

Paris, 2005, 57 pages



SOURCE PHAIDON

Jeune soldat, Kaboul, Afghanistan (1993), de Steve McCurry.

GEORGES LEROUX

Daniel Rondeau connaît bien Istanbul, il lui a consacré un beau roman dans sa trilogie méditerranéenne (Gallimard, «Folio»). Il livre ici un carnet de voyage, intitulé *Entre deux mondes*, dédié à Yasar Kemal et placé comme un cahier lui-même inséré au cœur d'un album de photographies de la ville par Marc Moïtessier.

Personne ne sait parler de l'ancienne Constantinople avec autant d'émotion et de clarté. Son cahier, découpé en fragments plutôt brefs, se déplace entre la cité ancienne et ses quartiers plus récents, où Istanbul se montre à la recherche d'une modernité encore incertaine. Attentif aux lieux retirés, aux zones de silence, l'écrivain médite sur l'avenir d'une cité qui se trouve dans un impossible entre-deux: ni asiatique ni franchement européenne, Istanbul se trouve au carrefour de civilisations millénaires, dont elle est encore aujourd'hui le miroir inversé. Chacun peut s'y retrouver en retrouvant ses racines, ou aller à la rencontre de l'autre qui est partout.

EN BREF

## Classique de Noël

Pour les âmes classiques, un recueil tout ce qu'il y a de plus traditionnel de contes, de poésies et de chansons de Noël. On trouve, dans cette édition luxueuse, ornée de dorures, des textes incontournables comme *La petite fille aux allumettes* et *Mon beau sapin*, des moins connus comme *La*

## Modernité d'Istanbul

Évoquant Cavafy ou Brodsky, images antithétiques d'un amour impossible pour une ville prisonnière de son ambiguïté, Rondeau lui rend un hommage vibrant. Il sait parler aussi bien de Mehmet II que d'Alexandre le Grand, d'Orhan Pamuk que de Yasar Kemal, sans doute les deux écrivains majeurs de la Turquie contemporaine.

L'album photographique, tout en couleurs fortes et admirablement composées, illustre un parti qui montre d'abord une ouverture politique et sociale à la modernité: Istanbul de Pierre Loti, avec ses images romantiques tout droit sorties de l'exotisme orientalisant, n'a guère de place parmi ce répertoire d'images pensées surtout comme images de la liberté voulue pour la Turquie par le kémalisme. Femmes non voilées, jeux d'enfants, foules animées sur les avenues, architecture en révolution, trafic sur le pont du Bosphore, tout dans cet album respire l'appel de la Turquie à l'intégration européenne.

Plusieurs images véhiculent cependant une forme de doute, non pas tant sur la possibilité de cette in-

tégration que sur sa désirabilité: ainsi de ces images habitées par des publicités agressives, où se donne à voir ce dont l'Orient a toujours constitué la thérapie, le désir exacerbé. La paix magique des rives du Bosphore mérite-t-elle d'être envahie par le cortège inévitable des maux de l'industrie et de la commercialisation à outrance? quelles sont les conséquences de la prospérité? Ces questions imprègnent plusieurs photographies et la réflexion inquiète de nombreux personnages — adolescents enfiévrés, ouvriers anxieux, familles accroupies sur la place de Beyazit —, témoignant de

la difficulté associée à une évolution aussi rapide que complexe. Ce très beau livre inspirera tous ceux qui réfléchissent à l'ouverture européenne et au destin énigmatique de la Turquie, et, à tous ceux qui ont visité Istanbul, il rappellera la vérité de la ville, et non le rêve exotique.

Collaborateur du Devoir

## ISTANBUL

Photos de Marc Moïtessier et texte de Daniel Rondeau Éditions de la Martinière Paris, 2005, 224 pages

## PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 13 au 19 décembre 2005

## ROMAN

- 1 **DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...**  
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 2 **COMME UNE ODEUR DE MUSCLES**  
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 3 **HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**  
J.K. Rowling (Gallimard)
- 4 **IL FAUT PRENDRE LE TAUREAU PAR...**  
Fred Pellerin (Planète rebelle)
- 5 **MEURTRES À LA CARTE**  
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 6 **LE ROMAN DES JARDINS**  
Alexandre Jardin (Grasset)
- 7 **ANGES ET DÉMONS**  
Dan Brown (JC Lattès)
- 8 **MONDE DE NARNIA T. 7**  
Cive Staple Lewis (Gallimard)
- 9 **MA VIE AVEC MOZART**  
Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 10 **ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR**  
Francine Rue (Libre expression)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 **BRISER LE SILENCE**  
Michel Vastel (Libre Expression)
- 2 **ALIMENTS CONTRE LE CANCER**  
Richard Béliveau (Trécarré)
- 3 **ASTÉRIX T. 33 LE CIEL LUI TOMBE...**  
R. Goscinny / A. Uderzo (Hachette)
- 4 **JACQUES DEMERS EN TOUTES LETTRES**  
Mario Leclerc (Stanké)
- 5 **MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR**  
Minçavi (Minçavi)
- 6 **A LA DI STASIO**  
Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- 7 **RECETTES DE JANETTE**  
Janette Bertrand (Libre Expression)
- 8 **LE GUIDE DU VIN 2006**  
Michel Phaneuf (Homme)
- 9 **LE GUIDE DE L'AUTO 2006**  
Collectif (Trécarré)
- 10 **CÉLINE DION**  
Jenna Glatzer (Mayer)

## LIVRE DE POCHE

- 1 **BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSER...**  
Fred Pellerin (Sarrazine)
- 2 **DA VINCI CODE**  
Dan Brown (Pocket)
- 3 **AMOS DARAGON T. 9**  
Bryan Perro (Intouchables)
- 4 **UN PETIT PAS POUR L'HOMME**  
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 5 **GEISHA**  
Arthur Golden (Livres de poche)
- 6 **NARNIA T. 1: NEVEU DU MAGicien**  
Lewis Cive Staple (Gallimard)
- 7 **HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix**  
J.K. Rowling (Gallimard)
- 8 **UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI**  
Gil Courtemanche (Boréal)
- 9 **ET SI C'ÉTAIT VRAI**  
Marc Lévy (Pocket)
- 10 **HISTOIRE DE PI**  
Yann Martel (XYZ)

## NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 **THE BROKER**  
John Grisham (Dell)
- 2 **LOVE SMART**  
Phil McGraw (Simon & Schuster)
- 3 **TEACHER MAN**  
Frank McCourt (Simon & Schuster)
- 4 **MEMORIES OF JOHN LENNON**  
Yoko Ono (William Morrow)
- 5 **CROSS BONES**  
Kathy Reichs (Pocket)
- 6 **INSIDE OUT**  
Nick Mason (Phoenix)
- 7 **THE LAZARUS VENDETTA**  
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 8 **STAR WARS: DARK LORD**  
James Luceno (Del Rey)
- 9 **STAR WARS: REVENGE OF THE SITH**  
Matthew Stover (Ballantine)
- 10 **THE BEATLES: THE BIOGRAPHY**  
Bob Spitz (Brown Little)

5-FU  
Pierre Gagnon

Finaliste au Prix littéraire Archambault

96 pages, 14,95 \$

L'instant même  
NOUVELLES - ROMANS - ESSAIS

## LIVRES

B É D É

## Quand Goscinny se dessinait un avenir

SYLVAIN CORMIER

Un livre des dessins de Goscinny? Eh oui. Avant de devenir le plus grand scénariste de bandes dessinées de l'univers connu, René Goscinny dessinait 300 pages de reproductions grand luxe le prouvent ici, grâce à la fille Anne, qui a ouvert les archives familiales à un journaliste, Christian Marmonnier, et surtout à son Aymar de Chatenet de mari, auquel on doit aussi le *Dictionnaire de Goscinny* et l'édition des *Histoires inédites du Petit Nicolas*.

Goscinny dessinait pas mal du tout, en vérité, aussi bien que des tas de dessinateurs estampillés pros. Faut dire qu'il dessinait depuis la petite école, le timide René, moins parce qu'il aimait dessiner que parce qu'il fourmillait d'idées drôles comme tout et que le dessin, c'était chouette pour faire passer les idées drôles comme tout. *J'ai vraiment envie de faire rire les gens depuis toujours*, avoua-t-il une fois devenu le célèbre scénariste d'Astérix, de Lucky Luke et d'Iznogoud. *J'ai cherché le moyen d'en faire mon métier, et il m'est apparu que le dessin était la forme la plus direc-*

*te et la plus facile pour débiter.* Sa propension à faire le guignol en classe (avec succès boeuf auprès des potaches) aurait tout aussi bien pu le bombarder comédien de cabaret, de théâtre ou de cinéma. De nos jours, gageons qu'on l'aurait connu humoriste à la télé.

Mais il se trouva qu'il dessinait. Appliqué comme il était (acharné, oui!), il parvint à en vivre. Enfin, à en vivre, moitié en France, moitié aux États-Unis. Goscinny, comme tous les affamés, n'avait pas l'estomac regardant: illustrations stylisées pour un roman de Balzac, conception de livres à système pour enfants, caricatures de vedettes de Hollywood, aquarelles gentillettes, essais de cartoons, il dessinait ce qu'on lui commandait ou ce qu'il croyait pouvoir vendre. *J'étais parti aux États-Unis pour travailler avec Walt Disney, mais Walt Disney n'en savait rien.* Ses copains des années de galère à New York, les dessinateurs Harvey Kurtzman, Jack Davis et autres futurs fondateurs de la revue d'humour *Mad*, aimaient bien ses dessins, mais encore plus le gars, extraordinairement marrant.

Quelques dessins des Kurtzman et compagnie se retrouvent



Goscinny, entouré de certains des personnages dessinés par lui...

SOURCE ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE

d'ailleurs dans le livre, cartes de souhaits personnalisées que Goscinny avait conservées (il conservait tout). Dessins d'un tout autre niveau, témoignant de vraies «pattes»: l'œuvre dessinée de Goscinny ne souffre tout simplement pas la comparaison. On comprend pourquoi il abandonna prestement plume et pinceau

pour sa machine à écrire Royal, une fois rencontrés Morris puis Uderzo: chacun son génie. Subsistèrent un sens du cadrage, un regard quasi cinématographique, une habitude du croquis qui lui servirent dans son travail de scénariste: la portion du livre dévouée à ses indications graphiques est absolument fascinante.

## Avant Astérix

Comprenez par là que ce splendide livre ne s'offre pas au simple nostalgique de l'Astérix d'avant que le ciel ne lui tombe sur la tête, mais à ceux qui ont un rayon de bibliothèque rempli de Goscinny sous toutes les formes, les bandes dessinées glorieuses et des autres, les recueils de chro-

niques, l'intégrale du Petit Nicolas, les bio illustrées ou pas: ceux-là, comme moi, n'en reviendront pas de trouver dans ces belles pages un Gaulois dessiné par Goscinny pour un journal étudiant dès 1945, s'émerveilleront de reconnaître le ton Goscinny jusque dans des rubriques de conseils pour dames que le gaillard en mal de pain signait «Françoise» dans *Bonnes soirées*, et goûteront case par case les brèves aventures de Dick Dicks et du Capitaine Bibobu, seules bédés véritablement achevées par Goscinny. Tout ça vaut de l'or. Tout ça signifie hélas qu'on touche le fond du puits. Ça devait arriver. Même les meilleures orgies finissent par manquer de tripes de sanglier frites dans de la graisse d'urus. Ou alors de miel.

Collaborateur du Devoir

RENÉ GOSCINNY  
LA PREMIÈRE VIE D'UN  
SCÉNARISTE DE GÉNIEAymar du Chatenet  
et Christian Marmonnier  
Éditions de la Martinière  
Paris, 2005, 300 pages

## ARTS VISUELS

## Dans les papiers de Picasso

PHILIPPE DAGEN

Picasso ne jetait rien. Gertrude Stein non plus. À leur manie conservatrice, on doit de pouvoir lire les 254 lettres, billets, cartes postales et télégrammes qu'ils ont échangés de 1905 à 1944. Aux soins de Laurence Madeline, on doit de les lire dans l'ordre chronologique des envois et des répliques et annotés avec une précision parfois étonnante tant elle entre dans le détail d'événements presque imperceptibles.

Et cela malgré une complication supplémentaire: cette correspondance n'a pas été écrite seulement par l'écrivaine américaine et l'artiste espagnol. Leo Stein, le frère collectionneur et irascible, y a participé et, plus tard, Alice Toklas, l'amante de Gertrude. Et aussi les compagnes successives de Picasso, Fernande Olivier, Eva Gouël et Olga, l'épouse. Il arrive que les deux protagonistes s'entretiennent par amours interposés, Eva adressant à Alice les dernières nouvelles de leur petit monde.

Nouvelles importantes ou anecdotes. Il est question de chauffage défaillant, d'automobiles fatiguées, de maisons à louer pour les vacances, de la portée que la chienne Frika a mise bas, d'amis ou de connaissances communes. Le quotidien de la rue de Fleurus, où habitait Gertrude, et celui de la rue Ravignan ou de la rue Schoelcher — deux des adresses de Picasso — transparaissent.

Au fil des années, les situations s'inversent perceptiblement. En 1906 ou 1907, Gertrude Stein est l'amie et la mécène d'un jeune peintre qui n'hésite pas à lui rappeler qu'il attend le règlement de son dernier achat. Trente ans plus tard, elle s'efforce de garder quelques relations avec l'artiste le plus célèbre de son époque, auquel elle est incapable désormais d'acheter des œuvres: elles sont trop chères pour elle, qui doit espérer en la générosité de son ancien protégé. Sans surprise, cette situation délicate se révèle douloureuse. Dans les années 1930, Gertrude invite Olga et Pablo à venir la visiter à Belley, où elle s'est établie, mais Picasso tarde à répondre et Olga n'est pas beaucoup plus attentive. Triste fin de partie pour une amitié dont la grande période a duré de 1905 à la guerre: cette décennie occupe les deux tiers du volume.

C'est celle du cubisme. Les lettres en éclairent l'histoire de nombreuses façons, directes ou indirectes. Indirectes quand les cachets de la poste établissent le calendrier des voyages et des séjours à Horta del Ebro ou à Céret; quand Picasso annonce la mort de son père; et quand il tient sa confidente informée de



ses variations amoureuses entre Fernande et Eva tout en lui demandant le secret sur ses aventures. Directes quand il évoque le tableau en cours ou, mieux encore, joint une photographie, par exemple celle du *portrait de Bollard* — comprenez du marchand Ambroise Vollard —, qui fut donc achevé en juin 1910: l'indication est précieuse pour l'analyse de l'évolution stylistique. Directes encore quand Gertrude propose à Pablo d'acquiescer pour lui un couple de statues africaines ou l'invite à venir voir un Greco ou des Gauguin et quand ils s'entendent sur les prix des toiles et des dessins. Et directes encore quand il choisit pour Leo une carte postale illustrée d'un nu de *femme malinké* ou commente celles qu'il vient de recevoir de Padoue, des reproductions de Donatello, «si velles» — belles.

Cette chronique est en effet écrite en français par des Américaines, un Espagnol, une Russe et quelques Françaises. L'orthographe et la syntaxe n'y sont pas impeccables, mais le lecteur a ainsi l'illusion délicate d'assister à une conversation comme il y en eut des dizaines quand Gertrude posait pour son portrait, quand elle organisait des dîners rue de Fleurus — Matisse et Braque y étaient conviés quelquefois — ou quand elle causait dans l'atelier. Le cubisme y apparaît non comme un mouvement réfléchi ou une théorie, mais, à l'inverse, comme une suite d'expérimentations rendues possibles par la complexité d'un tout petit nombre de personnes de plusieurs nationalités qui travaillaient ensemble, les uns peignant, les autres écrivant. C'était à peine un réseau, tout juste une minuscule société secrète fédérée par la certitude qu'ils étaient dans le vrai. L'histoire appelle cela une avant-garde, a posteriori.

Picasso ne jetait rien. Il a donc gardé les cartes postales que Dali lui a envoyées de temps en temps, entre 1927 et 1970. Qu'il y ait répondu est d'autant moins certain que, si Dali a plusieurs fois affirmé avoir eu des relations amicales avec son aîné, il n'en reste que peu de preuves. Les invitations, les allusions burlesques ou scabreuses, les hommages

d'admiration, s'ils sont bien parvenus à leur destinataire puisqu'ils ont été retrouvés dans ses archives, ne semblent avoir obtenu aucun écho.

Ce mutisme peut s'expliquer par le franquisme déclaré de Dali à partir de la guerre d'Espagne. Mais avant, durant les années surréalistes, alors qu'à son arrivée à Paris Dali a profité de la recommandation de Picasso? Peut-être celui-ci considérait-il que ce patronage suffisait.

## Objet de curiosité

À moins qu'il n'ait été agacé par la courtoisie de Gala ou les éloges que les surréalistes, Breton y compris, décernaient à ce jeune artiste bruyant et qu'il n'ait pas voulu trop se rapprocher du groupe. Dali préférait incriminer l'*«entourage»* de Picasso et *«son système politique»*. Ce mutisme est l'une des principales curiosités de leur *«correspondance»*, une autre étant le choix d'images touristiques — tauromachies ou sévillanes — dont le comique involontaire était censé amuser Picasso. Elles font de ce volume élégamment réalisé un objet de curiosité.

À plus forte raison Picasso gar-

dait-il les manuscrits de ses poèmes, qu'il a commencé à écrire en 1935. On en compte plusieurs centaines en espagnol et en français, la plupart antérieurs à 1940. Ils sont épineux, rétifs à l'analyse, semés d'allusions et de symboles. Ils sont autobiographiques et fulgurants, tragiques et comiques. Ils ressemblent aux dessins de cette période, parmi lesquels ils apparaissent parfois sur la même feuille. Ils sont d'un poète profond qui, d'un coup, décide de laisser ce langage singulier jaillir. En établir une anthologie ne peut être qu'une bonne action, tant ils restent méconnus. L'action aurait été meilleure cependant si l'ouvrage avait été plus épais, la préface moins brève et si des notes aidaient un tant soit peu le lecteur.

Le Monde

## CORRESPONDANCE

Gertrude Stein  
et Pablo Picasso  
Édition établie  
par Laurence Madeline  
Gallimard, «Art et artistes»  
Paris, 2005, 368 pagesLETTRES À PICASSO  
(1927-1970)Salvador Dali  
Édition établie  
par Laurence Madeline  
Éditions Le Promeneur  
Paris, 2005, 212 pages

## POÈMES

Pablo Picasso  
Présentation d'Androula Michaël  
Le Cherche Midi  
Paris, 2005, 160 pages

## J comme dans Jasmin

Avec *«Toute vie est un roman»*, maintenant dans toutes les librairies, Claude Jasmin jase, jacasse, jarnigoine, jargonne — et «jasmine» bien entendu — avec une dame inconnue du public, Michelle Dion. *«Toute vie est un roman»* est la découverte amusante de deux esprits libres rédigeant «à plume-que-veux-tu» des propos cocasses et sérieux, d'une drôlerie parfois inattendue, d'une totale franchise. L'auteur de la «La petite patrie», *jasmine* donc avec cette mère de famille — ménagère retraitée de Sherbrooke — en faisant voir, comme Michelle Dion, tendresse et humour. Dion questionne d'abord l'auteur et, vite se livre à cœur ouvert, racontant à Jasmin des chagrins, des bonheurs. Sa «petite patrie» à elle, Sherbrooke. Un livre de «correspondance» illustrant tout à fait que *«Toute vie et un roman»*. Le lecteur curieux y apprendra petits et grands secrets, c'est une sorte de «journal dialogué». Une «écoutante professionnelle» et un romancier populaire se confient en toute confiance. 350 pages remplies d'anecdotes piquantes, de jongleries parfois graves. La rencontre de deux êtres humains, mâle et femelle, qui ne se connaissaient pas du tout mais qui, au bout du compte, font la preuve irréfutable que *«Toute vie est un roman»*.

Aux Éditions Trois Pistoles

Reporters sans frontières

JEAN-PHILIPPE  
**CHARBONNIER**  
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

ET 20 TEXTES D'ÉCRIVAINS

En achetant le nouvel album de photographies de Reporters sans frontières, vous nous aidez à défendre les journalistes emprisonnés pour avoir simplement fait leur métier.

EN VENTE MAINTENANT - 12,75 \$

N'attendez pas qu'on vous prive de l'information pour la défendre.

LMPi

reporters sans frontières

www.rsf.org

## L'occultation de CERVANTÈS

Carlos Fuentes  
Victor Ivanovici  
Isabelle DaunaisMathieu Bélisle  
Lakis Proguidis  
Yannick Roy

## L'Inconvénient no 23

Aussi dans ce numéro : Pierre Vadeboncoeur  
Gilles Marcotte  
Mélicha Grégoire  
Réjean Beaudoin  
Serge Bouchard